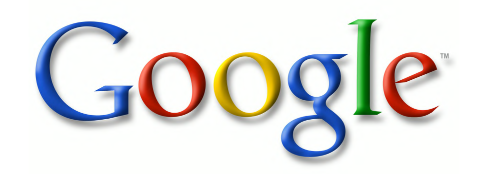



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



PAUL VERLAINE

Voyage en France par un Français

Publié d'après le Manuscrit inédit

Préface de Louis LOVIOT

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR
A. MESSEIN, Sucor
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1907

Voyage en France
par un Français

DU MÊME AUTEUR

VERS

Poèmes Saturniens	**3 50**
La bonne Chanson	**3 »**
Fêtes Galantes	**3 »**
Romances sans paroles	**3 »**
Sagesse	**3 50**
Jadis et Naguère	**3 »**
Amour.	**3 50**
Bonheur	**3 50**
Parallèlement.	**3 50**
Chansons pour elle	**3 »**
Liturgies intimes	**3 »**
Odes en son honneur	**3 »**
Elégies	**3 »**
Dans les limbes	**3 »**
Dédicaces	**3 50**
Invectives	**3 50**
Les uns et les autres, comédie en un acte en vers .	**3 »**

PROSES

Les poètes maudits	**3 50**
Louise Leclercq	**3 50**
Mémoires d'un veuf	**3 50**
Mes Hôpitaux	**3 »**
Mes Prisons	**3 »**
Quinze jours en Hollande, in-4°, avec portrait . .	**5 »**
27 Biographies de poètes et littérateurs publiées dans « les Hommes d'Aujourd'hui », l'une . . .	**0 10**

Poésies Religieuses. Préface de J. K. Huysmans, 1 volume in-12	**3 50**
Œuvres Complètes, 6 forts volumes in-16, chaque volume, broché : 6 fr., relié amateur	**10 »**

SAINT-AMAND, CHER. — IMPRIMERIE BUSSIÈRE

PAUL VERLAINE

Voyage en France par un Français

Publié d'après le Manuscrit inédit

PRÉFACE DE LOUIS LOVIOT



PARIS
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR
A. MESSEIN, Succr
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

MCMVII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

6 exemplaires sur Hollande et 10 sur Japon,
tirage spécial pour les XX bibliophiles.

PRÉFACE

PRÉFACE

Le Voyage en France par un Français, *est resté inconnu des biographes de Verlaine; le titre même ne s'en trouve mentionné que sur le feuillet liminaire de la première édition du volume* Sagesse, *publiée par le libraire Palmé, en 1881.*

Il semble étonnant que Pauvre Lélian, toujours sans sou ni maille, ait conservé des feuillets d'écriture sans essayer d'en tirer profit. Pourtant, le Voyage en France *a suivi pendant dix ans la carrière aventureuse du poète sans que celui-ci ait pu le faire accepter par les éditeurs. Aucun, apparemment, ne fut séduit par ce violent pamphlet réactionnaire, élaboré vers 1880, à l'époque de renaissance mystique où furent composés les vers de piété douce formant ce recueil* Sagesse, *dont le* Voyage en France *est la virulente paraphrase. Le manuscrit, prêt pour l'impression, écrit sur du mauvais papier de collégien, dut être réservé pour une meilleure occasion.*

Au mois de juillet 1891, cette occasion se présenta en des circonstances assez originales.

A cette époque, Verlaine, à bout de ressources, devait un arriéré de deux cents francs à son logeur. Il lui fallait faire argent de tout. Par une heureuse chance, il réussit à persuader l'hôtelier d'accepter, pour solde de sa dette, le Voyage en France *inédit retrouvé dans quelque coin. Contrat fut passé, et une feuille timbrée enregistra la déclaration suivante :*

Je soussigné déclare avoir vendu à M. X..., un manuscrit intitulé : « Voyage en France par un Français », ainsi que les droits d'auteur et de publication, pour la somme de deux cents francs et lui donne toute autorisation de le négocier à son gré.

Paris, le vingt juillet mil huit cent quatre-vingt onze.

PAUL VERLAINE.

Paris, 18, rue Descartes.

M. X..., enchanté de l'aubaine, chercha aussitôt à négocier avec profit l'édition du volume. Il voulut spéculer sur un nom célèbre, mais, méfiants et

peut-être aussi rebutés par ses prétentions excessives, les directeurs de revues ne répondirent pas à son ap pel et le firent éconduire. M. X... vit s'écrouler ses rêves dorés, il craignait même que le manuscrit ne lui restât pour compte, lorsque mon beau-père, M. Delzant, apprenant la mésaventure, racheta le gage, prévint l'auteur et rangea le cahier sur un rayon privilégié de sa bibliothèque.

Aujourd'hui, la polémique de Verlaine garde seu-seulement un intérêt rétrospectif; les préventions contre elle n'ont plus aucune raison d'exister. C'est pourquoi j'offre à la curiosité des lecteurs ces « pages retrouvées » qui méritent, à mon avis, de prendre bonne place parmi les Œuvres posthumes *du poète, car elles offrent un document psychologique des plus singuliers et peuvent servir à commenter et expliquer certaines pages de* Sagesse *et de* Bonheur.

*
* *

Le Voyage en France *rappelle par son ton général les articles les plus rudes de Veuillot de qui l'influence se reconnaît à chaque page. Cette œuvre diffère essentiellement de ce que le poète a d'ailleurs publié, et ne peut être rapprochée que des seules* In-

vectives, — *recueil qui contient d'ailleurs deux pièces* (Buste pour mairies et Nébuleuses) *écrites à la même époque, sur la même note que le* Voyage, *— mais c'est bien cette prose curieuse et si personnelle que nous connaissons déjà. Les périodes, longues et chargées, exigent une ponctuation précise et soutenue; la suite des idées est souvent arrêtée par des réticences, des parenthèses, des incidentes. Le style est celui d'un discours au cours duquel l'orateur s'interromprait constamment pour répondre à une objection ou signaler un argument plus fort.*

La première partie de l'ouvrage présente un sombre tableau de notre pays. Critique acerbe, Verlaine se place surtout au point de vue religieux et, avec la foi d'un néophyte, avec le zèle d'un prédicateur, décrit l'abomination contemporaine, fruit de l'impiété générale et de l'abandon des vieux principes. Il regrette le temps passé, déplore l'expulsion des Jésuites, prend à partie ceux qui ont porté atteinte à la suprématie absolue du pouvoir spirituel, et ne manque pas de faire une allusion attendrie au catéchisme de Mgr Gaume lequel, on s'en souvient, fut le principal instrument de sa conversion (1). Puis, après de nombreux conseils à son fils

(1) Dans Mes prisons, *Verlaine jugera plus sévèrement ce petit volume : « Je suis littérateur, — écrit-il, — je goûte la correction, la subtilité, toute la cuisine du style comme de droit et de devoir ;*

sur la conduite à tenir en notre temps, l'auteur tourne court et consacre la seconde partie du volume à la littérature contemporaine et discute les romans où la religion est mise en cause.

C'est l'épisode le plus tranché, le plus curieux du Voyage, *ce sont surtout les seules pages où Verlaine ait fait œuvre de libre critique car les* Poètes maudits, *et autres études publiées par Vanier, ne sont, à proprement parler, que des notices de circonstance. Ceux qu'il loue : Barbey d'Aurevilly et Paul Féval (!) « deux maîtres incontestables »; ceux qu'il attaque : Goncourt, Zola, Vallès, — les grands : Flaubert et Daudet.*

Pour Flaubert, Verlaine déclarera que l'abbé Bournisien et l'abbé Jeufroy n'ont pas tout le relief désirable, sans cependant qu'il paraisse y avoir parti pris, Flaubert les ayant relégués au rang de vulgaires « sujets »; — Zola commet de monstrueuses erreurs et se livre à d'obscènes fantaisies; — les Goncourt sont déconcertants; — Vallès a bien quelques qualités, il ne fait pas de théologie, mais il se trompe absolument lorsqu'il met en scène des prêtres et fait preuve d'un esprit d'insulte insupportable; — quant à Daudet... ce n'est plus une critique, mais une ca-

---

même ces corrections, ces subtilités je les prise, je les renifle et j'ai horreur de toute platitude écrite ; mais en dépit d'un art déplorable en fait d'écriture et d'une syntaxe à peine en vie, Mgr Gaume fut pour moi, pourri d'orgueil et de parisienne sottise, l'apôtre. »

ricature outrancière, ne pouvant que faire sourire, sans offenser, les admirateurs de son génie.

J'ai cru devoir ne rien retrancher à ces pages, car elles démontrent d'une façon particulièrement caractéristique que, chez Verlaine, la complexité du sentiment explique parfois jusqu'à l'étrangeté des jugements. Au surplus, il en convient lui-même : j'en veux pour seul témoignage ces quatre vers que je serais tenté de placer en épigraphe au Voyage :

Pourtant, — et c'est ici le cas, — j'ai mes instants
Pratiques, sérieux si préférez, où l'ire,
Juste au fond, dans le fond injuste en tel cas pire,
Sort de moi pour un grand festin à belles dents.

LOUIS LOVIOT.

CHAPITRE I

—

EXPOSÉ

Voyage en France
par un Français

CHAPITRE I

EXPOSÉ

Le plus ardent amour de la patrie a pu seul inspirer ce livre : c'est ce dont on se convaincra en le lisant. Seulement, en l'état présent des choses, l'auteur, préoccupé de diriger son amour, a cherché les deux buts habituels de l'amour, la tête et le cœur, et ne trouvant pas l'une, serait tenté de s'attrister de ne guère pouvoir atteindre l'autre que par l'imagination, c'est-à-dire par la mémoire.

Il s'explique.

Ce qu'on aime en une femme, par exemple, — il va sans dire qu'il ne peut être question ici que de l'amour le plus élevé, — c'est la beauté, ou, à son défaut et quelquefois de préférence, l'expression empreinte sur le visage, intelligence, noblesse, bonté et comme c'est par les yeux que le cœur parle au cœur dans les commencements d'une liaison, c'est aux yeux qu'on regarde après le premier choc et cette *cristallisation* dont parle Stendhal. Or, la France actuelle n'a pas de tête, et ce qu'on a mis à la place, dépendant du corps et commandé par lui, n'est, ni plus ni moins, sous le même bonnet rouge très sanglant d'autrefois et assez crasseux d'à présent, qu'un conciliabule servile, violent et monstrueux au possible de pauvres caboches pleines de vertige et, sauf cela, vides de tout. Comment essayer d'aimer cette hydre et de chercher, dans ces cinq cents et quelques paires d'yeux incohérents, la route au cœur d'un pays ? Du temps que la France avait un roi, ce roi la représentait dans tout ce qu'elle avait de noble et d'élevé dans la pensée et dans l'action,

tête solide et cœur vaillant. Le « vive le roi ! » sortait logiquement du « le roi est mort ! » parce que le roi, c'était la nation intelligente et ambitieuse du bien public ; en conséquence, aimer le roi, c'était aimer la France, et réciproquement. Aussi quel amour des Français pour le roi, et quel patriotisme alors ! Mais dès qu'on eut crié « Vive la Nation ! », c'était son bien particulier et privé que chacun acclamait, sa vengeance privée et son avancement particulier, c'était sa passion et son vice dont chacun exaltait le triomphe, et quand plus tard on peut dire au roulement des tambours de Santerre et sous l'éclair de la machine à Sanson, « le roi est mort », force eut été d'ajouter « la France aussi », si la guillotine eût pu tuer la Monarchie en même temps que le monarque.

Toujours est-il qu'elle est bien malade, la France, depuis ce coup à la tête !

Les sept péchés capitaux, jusque-là refoulés par les lois dans le for intérieur où le confesseur allait les chercher et les combattre, se ruèrent de tous côtés et s'installèrent dans cha-

que fonction publique possible et impossible, car d'invraisemblables emplois furent édifiés par une satanique prévoyance, multipliés en sous-ordre à l'infini par tous les caprices de la révolte et les pullulantes convoitises de l'ignorance désormais lâchée. En même temps, l'ancien despotisme, paralysé depuis les premiers rois chrétiens par l'influence épiscopale et la création pierre à pierre, sous la règle catholique, de cette merveilleuse paternité qui s'est appelée la Monarchie Française, se dégourdissait prestement, et assumant une nouvelle formule, dépassait du premier coup, — et de combien ! — l'atrocité des plus sinistres Césars, l'insolence des plus absurdes satrapes et tout ce que les plus détraqués d'entre les chefs nègres avaient jusque-là rêvé d'offensant pour la dignité humaine dans leur délirante bestialité !

L'excès du mal engendra un mal pire. Les nécessités d'une défense à outrance contre l'Europe indignée et alarmée firent naître à nos frontières un militarisme d'une intensité inouïe : parmi cent médiocrités et mille incapacités en

chef, surgit logiquement un immense génie de général et d'administrateur d'armée. Cet homme ramassa le pouvoir, « tombé — selon son expression — dans la boue », mais, malheureusement élevé dans le jacobinisme, il en abusa jusqu'à l'usurpation, après avoir à lui tout seul, une seconde fois, versé le sang royal, comme pour brûler ses vaisseaux, et s'élança en désespéré sur le trône encore tout chaud du massacre de la place Louis XV et des fossés de Vincennes.

Ah ! lui, le nouveau roi, qui poussa le mépris des Français républicains jusqu'à les bafouer du titre d'Empereur, lui ne fut pas un père, mais bien un bourreau, qui fit la guerre en furieux, en haineux parvenu, en froid dictateur de hasard, presque étranger et tout à fait hostile au pays qu'il lançait dans des campagnes d'ambition personnelle. Pour comble de malheur et de châtiment, le conquérant voulut légiférer, et, n'ayant dans son cerveau puissant mais coupable que la Révolution et ses principes, il organisa le chaos et régularisa l'anarchie. Guerre injuste au dehors, compression

immorale à l'intérieur, — et quand l'heure de sa chute eut sonné, ce cœur de bronze put y faire écho joyeusement, car il laissait le pays démembré, le peuple abruti, — et toute une génération l'adorant, grognards, poètes et « libéraux » !

Les grognards — gens braves et braves gens en somme — passèrent, et nous avons vu leurs derniers survivants, en uniformes flétris sous des plumets énervés, venir d'un pas tremblant accrocher, lors des anniversaires impériaux, l'immortelle du souvenir aux grilles solitaires de la Colonne. Poètes et libéraux, eux, menèrent un bruit durable et firent des petits. La légende napoléonienne, par une sympathie de famille dont la logique s'est obscurcie dans nos temps imbéciles, mais qui demeure entière à tout œil resté sain, protégea la « tradition » révolutionnaire et fit bientôt corps avec elle pour l'attaque et le renversement de cette pauvre Restauration, « qui n'avait rien restauré », non plus que « rien appris » dans les catastrophes, mais plutôt « tout oublié » de l'instructif passé. Cette Restaura-

tion ! Sceptique maladroitement et bourrue sans vigueur, avec Louis XVIII, puis tatillonne, gallicane et incorrecte, parlementairement parlant, sous Charles-le-Bien-intentionné, elle devait périr de la Charte octroyée, deuxième thé de la Constitution arrachée de Quatre-vingt-onze, qui, ayant émasculé le pouvoir jusqu'aux plus piteuses concessions, le laissa sans force au moment où de salutaires mesures étaient enfin prises. L'œuvre de la Constituante et de Bonaparte restait intacte, et Louis-Philippe, puis Quarante-huit, Napoléon III, Thiers et le Seize-Mai l'ayant respectée non moins scrupuleusement que les frères de Louis XVI, elle a porté ces fruits amers que nous voyons, bien en peine de les devoir manger jusqu'au dernier pépin, conservateurs que nous sommes !

Hélas ! tout paraît fini et bien fini pour la France aujourd'hui ! Les défaites si éloquentes de 1870-71 semblent n'avoir parlé qu'à des sourds et même c'est d'elles que date cette recrudescence du mal et du pire qui signalera notre époque à l'horreur de la postérité. L'im-

piété fait des progrès effrayants de concert avec l'idée républicaine telle que l'ont entendue les hommes les plus perdus de la première révolution, et jamais la démagogie, un instant comprimée — férocement et mal — par ce qui restait d'énergie à la bourgeoisie, personnifiée par ce Thiers déplorable, jamais la basse démagogie n'a été à la veille d'une telle victoire. L'égoïsme des jouisseurs actuellement au pouvoir dans toute l'irresponsabilité d'une Mairie du palais déshonorante au premier chef pour l'idée d'autorité, la duplicité au jour le jour, le mensonge de modération et l'effronterie de contradiction (d'ailleurs tout arbitraires et despotiques) qui vont sous le nom impertinent d'*opportunisme,* la violence lâche, l'hésitation brutale, tout ce machiavélisme de pacotille, en achevant de ruiner les dernières assises d'une société aux trois-quarts précipitée, en énervant, en étourdissant, en ahurissant un corps électoral formé de tous éléments inférieurs, masquent pour la masse des dupes, des fatigués et des infatués, le suprême abîme tout proche, endor-

ment la mémoire, tuent la prévoyance, finalement perdent, corrompent, polluent toute faculté, tout esprit de conduite et tout vestige de l'antique vertu !

Plus de respect, plus de famille, le plaisir effronté, — que dis-je, la débauche au pinacle, nul patriotisme, plus de conviction même mauvaise, plus même, excepté chez quelques déclassés, l'héroïsme impie de la barricade : l'étudiant « noceur », l'ouvrier « gouapeur » sans plus, le lâche bulletin de vote remplaçant, pour les besognes de l'émeute, le fusil infâme, mais franc du moins ; l'argent pour tout argument, pour toute objection, pour toute victoire ; la paresse et l'expédient prenant le pain du vieux travail, — et Dieu blasphémé tous les jours, défié, crucifié dans son église, souffleté dans son Christ, exproprié, chassé, nié, provoqué ! Quelle tribune et quelle presse ! Quelle jeunesse et quelles femmes, — et quel pays !

Pourtant, puisqu'elle vit encore cette France horrible qu'ils nous ont faite, cette France dif-

ficile, presqu'impossible à aimer, bien qu'on en ait, puisqu'elle vit encore, même avec ces chefs qui ne sont pas une tête, même avec ces membres pourris et ce sang gâté, même dans cette atmosphère pestilentielle, que lui fait son mal, puisqu'elle a encore forme de nation, puisque son nom subsiste et que sa langue est encore la première de l'Europe, c'est que, Dieu merci, *le cœur y est,* c'est qu'il bat ce cœur, c'est que tant qu'il battra, il y aura une France qui peut redevenir la bien-aimée des nations et le soldat de Dieu qui lui a fait des promesses presqu'aussi solennelles qu'à son Eglise. Dès lors il s'agit d'aller à ce cœur autrement encore que par la mémoire et l'imagination; il faut au Français jaloux de l'honneur initial et de l'espoir toujours permis, le courage de pénétrer à travers tous obstacles odieux et cruels jusqu'à la source pure et forte d'où sort ce beau sang bleu et rouge, noble et peuple, dont l'histoire fut si belle, qui battait aux tempes du génie comme aux pieds de la charité, comme au flanc du martyr, et qui coula sur tous les justes

champs de bataille et partout où Dieu voulait être glorifié par une mort précieuse.

Un pieux pèlerinage, loin du « sang impur » contemporain, à cette fontaine sacrée nous rendra l'énergie avec l'espoir et c'est de toute notre âme Française et chrétienne que nous l'accomplirons. Veuille le lecteur ne se pas rebuter aux affres nombreuses du chemin. Des tableaux navrants, quelquefois écœurants, souvent tristement ridicules, passeront devant ses yeux. Il nous échappera bien des paroles sévères, amères. Mais partout où nous pourrons, au prix des plus minutieux efforts, découvrir le précieux ruisseau primitif, malgré toutes obstructions, sous quelqu'affluence fétide ou quelque congélation bourbeuse que ce soit, nous saluerons le flot chéri, retrempant nos lèvres à son eau de gloire et de foi, et d'un pas plus viril reprendrons le pieux voyage, assurés en Dieu qui sauve les nations comme les hommes, Français toujours et quand même Français, dignes du nom ancien et fiers d'espérer dans une si noble cause!

CHAPITRE II

—

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF

CHAPITRE II

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF

Mais avant d'entrer dans la voie douloureuse, il importe d'interroger quelque peu le passé et d'emprunter la lampe de l'histoire pour éclairer les vilaines ténèbres tant de la politique que des mœurs courantes. Quelques mots résumeront les causes immédiates de la Révolution, partant du désordre contemporain, objet de cet ouvrage.

Il est évident que le Jansénisme triomphant de fait en 1764 après avoir, un siècle durant, troublé l'église de France de ses querelles subtiles et grossières et dicté de façon indirecte, mais positivement, les tristes propositions de

1682, sévit, dès l'expulsion des Jésuites, à la fois dans l'éducation, dans la chaire et dans le ministère ecclésiastique, à couvert sous le nom de *gallicanisme,* par une hypocrisie et une effronterie de plus — et ce, de telle sorte que dans les campagnes la foi, effarouchée par d'absurdes austérités, privée presqu'en totalité du premier et du plus persuasif des sacrements, en vertu de lamentables scrupules, en était arrivée à ne plus consoler la résignation des pauvres gens. Dans les villes, bourgeois et artisans, las de ternes et froids sermons où ne brûlait plus la flamme évangélique, indécis entre le roi qui disait *non* et le parlement qui disait *oui* — (tous deux d'ailleurs décidant en matière dogmatique avec un aplomb tout anglican) — s'en allaient des églises et couraient aux journaux naissants, aux pamphlets, aux éditions hollandaises et à l'Encyclopédie, y puiser, à défaut d'un christianisme pharisaïque qui se figeait ésotériquement dans une dure littéralité, des doctrines quelconques et une règle de conduite à tout hasard, puisque la lumière était sous le boisseau et que le sel

de la terre allait s'affadissant de jour en jour, *cum privilegio*. Les couvents eux-mêmes se laissaient envahir par la « communion *non* fréquente », et naturellement voyaient les vocations abandonnées à la raison, c'est-à-dire à l'infirmité humaine, s'alanguir et mourir de leur mort *naturelle*, — c'est bien le mot, — l'aliment surnaturel n'étant plus là pour leur redonner force et vaillance aux heures défaillantes que tous, même les saints, ont connues jusqu'au terme de leur vie terrestre. Le mauvais exemple tombant de si haut ne pouvait qu'être rapidement contagieux. Aussi le refroidissement fut prodigieux. Cures et aumôneries, occupées par des prêtres imbus pour la plupart de ces maximes, ne faisaient presque plus œuvre apostolique et les Grégoire, les Siéyès n'étaient pas les pires entre ces étranges pasteurs des âmes. Les collèges, presque tous aux mains des Oratoriens dégénérés, fourmillaient de professeurs mal croyants; les Daunou et tant d'autres avaient en vérité bien d'autres soucis que d'enseigner bonnement la vertu et la science à une jeunesse

déjà rebelle, comme eussent fait ces pauvres Jésuites tant honnis. Envahis eux-mêmes d'heure en heure par le scepticisme, sans autre défense contre l'incrédulité montante qu'un refuge impossible sur un calvaire désolé, hérissé d'épines, où les Jansénistes de la première heure avaient crucifié un « Christ » aux yeux obstinément tournés vers le Père irrité, aux bras levés au ciel d'où il semblait regretter d'être descendu, ces Oratoriens, ces prêtres de ville et de campagne dont les études théologiques étaient si faussées, élevés dans le respect forcé de l'Etat presqu'à l'exclusion de l'obéissance due au Siège de Pierre, tout naturellement penchaient par où ils devaient tomber, et des utopies fermentaient dans ces éducations manquées ; des idées d'égalité littérale, de liberté spéculative débordaient de leur enseignement et allaient former l'âme d'un Robespierre, d'un Camille, tandis que des Constitutions monstrueuses s'ébauchaient dans ces esprits malades sur les ruines de l'Ecriture mal comprise, méconnue, rejetée en fin de compte et de guerre

lasse ! — O les Arnauld, Nicole, Pascal, fou de génie et méchant homme en passe d'être un saint, ange et bête qui laissas la charité douter de ta damnation ou de ton salut définitifs, à force de mauvaise foi candide et de fanatisme ingénu, vous, filles de Port-Royal,anges de pureté, si démons d'orgueil, même vous, le peu des convulsionnaires de bonne foi, — quelle honte, quel repentir et quel retour vers Pierre et ses fidèles, si vous eussiez pu voir à l'œuvre vos derniers et presque inconscients disciples jusqu'à Lebon, jusqu'à Gobel ! Sans parler de vos noms et de vos œuvres (jamais lues et pour cause !), toujours invoqués et jetés à la tête de la Foi cordiale et effective, que représentent encore ces grands Jésuites plus glorieux que jamais,par tout ce que la pourriture des temps engendre d'ennemis au Christ et à son Eglise !

Il est clair qu'un catholicisme ainsi desséché, rétréci, ne pouvait avoir d'action sur les mœurs non plus que sur les idées. La détestable Régence et le triste modèle d'un roi livré aux pires

courtisanes avaient fait descendre la corruption de la cour à la ville, et de la ville aux champs. L'obscène littérature des philosophes, le relâchement des couvents, l'escarpement, pour ainsi parler, des sacrements essentiels prisonniers d'une secte impitoyable dont les derniers tenants (en Hollande) symbolisent bien l'erreur affreuse par des pratiques caractéristiques, telles que, à la messe, d'élever l'hostie et le calice de la seule main droite, la main gauche représentant ceux pour qui le Christ n'est pas mort, — de par la prédestination et la grâce interprétées tout de travers, — le respect pour le pape et pour le roi foulé aux pieds par les parlementaires affidés après les théologiens de la chose, l'exemple de l'imprudence hautement donné par ceux-ci comme par ceux-là en prétendant rester dans l'Eglise qui les anathématisait et dans le royaume qui les condamnait par son chef, le doute bien naturel où de telles attitudes consacrées par le talent incontestable et la *respectabilité* des principaux rebelles ne pouvait manquer de faire flotter les esprits du vul-

gaire, l'hésitation subséquente à remplir les plus clairs devoirs et la visée à des droits chimériques, de telles dispositions, fomentées au milieu du relâchement le plus rapide de tous les liens moraux et sociaux, allaient fatalement s'épanouir en ce qu'on a vu, — et je vous demande un peu ce que devait produire un tel bouleversement, que l'avènement du pire à la place du mauvais et du mauvais à la place du bon?

Et si nous descendons brusquement à nos temps définitifs, c'est une remarque qu'ont faite tous les hommes compétents, curés, vicaires et missionnaires, que les contrées de France où a le plus régné cette secte, sont les plus indifférentes en matière religieuse, par conséquent les plus relâchées comme mœurs et les plus *intellectuellement* républicaines aujourd'hui, après d'ailleurs avoir été, suivant l'intérêt *matériel* du moment,de tous les partis, suivant les us du suffrage universel, cette invention diabolique dont nous parlerons bientôt.

Une observation importante doit encore prendre place dans ce chapitre avant que nous puissions en toute sécurité aborder les choses du présent : le néfaste mouvement du XVIe siècle, sous ses deux formes, Renaissance — (un lâche usage a consacré cette dénomination menteuse, c'est *Réaction* qu'il faudrait dire) — et Réforme, (encore une odieuse contre-vérité linguistique) — a trouvé, dès le lendemain de son origine, un adversaire acharné, implacable, dans la Société de Jésus, fondée sur l'humilité et le respect militants en opposition directe et comme tactique avec l'esprit d'insubordination et d'orgueil qu'impliquait cette double évolution vers le mal. L'admirable milice de Saint-Ignace triompha, dans la mesure voulue par Dieu, du monstre bicéphale, en Europe et particulièrement en France, à travers quelles péripéties tragiques, tous le savent, et en dépit de calomnies et de préjugés si vivaces qu'ils grouillent et mordent encore de nos jours. Grâce aux prédications, aux missions, à leur précieux enseignement, les Jésuites firent ce XVIIe siècle français, tout de

croyance, de dignité, de science, d'autorité et dont l'art et la littérature réagirent si complètement contre le paganisme voluptueux de l'époque précédente. Je ne parle pas de leurs splendides œuvres de foi et de législation par tout l'univers et me borne à mon seul pays qu'ils mirent si haut dès qu'ils y furent libres.

Mais Satan veillait,et sentant bien que le protestantisme était terrassé en France, reprit son travail en sous main, et pour mieux réussir recourut à la vielle ruse et encore une fois se déguisa en un ange de lumière : d'où le Jansénisme primitif, son austérité, ses protestations, hélas aussi éloquentes et brillantes qu'hypocrites et perfides, par l'organe d'un écrivain de génie contre l'intelligente indulgence et la mansuétude toute évangélique des casuistes Jésuites, et d'où, chez une nation avant tout généreuse et facile à piper avec de beaux mots, la popularité de ces doctrines féroces qui supprimaient toute douceur et toute largeur dans l'examen des cas de conscience, au nom d'une morale impraticable, désolante, mais parlant bien haut d'elle

et d'elle seule comme de la seule morale chrétienne et de la perfection vraie. Vingt fois depuis, des réfutations probantes par écrit et surtout en action éclatèrent qui ne laissèrent pas subsister un vestige de la détestable erreur, le Saint-Siège foudroya la tortueuse hérésie dans les termes les plus clairs. Rien n'y fit. Le coup aux Jésuites et au catholicisme orthodoxe était porté et devait retentir jusqu'à nos jours. Désormais sans guide sûr, la foi des faibles, c'est-à-dire de la multitude, s'effarouchait et tombait du scrupule à l'indifférence et de celle-ci dans tous les torts qui nous affligent.

CHAPITRE III

—

DU SUFFRAGE UNIVERSEL ET DU CONCORDAT DE 1801

CHAPITRE III

DU SUFFRAGE UNIVERSEL ET DU CONCORDAT DE 1801

Il allait de soi que l'abaissement social procuré par les événements de la fin du XVIIIe siècle dût trouver son terme en un système qui est le dernier mot de la dégradation individuelle.

L'an de sottise 1848 vit éclore cette chose la plus insensée de toutes les insanités de l'époque. Un tribun retentissant, sans l'ombre de politique dans la tête, se fit l'homme du Suffrage Universel et le gouvernement de l'émeute donna tête baissée dans l'enthousiasme naïf que souleva la proposition, jugée populaire par ces bourgeois détraqués. Un reste de bon sens, non en-

core évaporé, fit voter les masses désormais « actives », pour une assemblée absolument hostile à l'expérience, et l'année suivante voyait le suffrage censitaire, — d'ailleurs détestable lui aussi, bien qu'un peu moins —, rétabli par ceux-là mêmes qu'avaient nommés les nouveaux collèges.

Il serait aussi superflu que fastidieux de suivre en des développements que chacun connaît la comédie du Suffrage Universel depuis son rétablissement en 1851.

Ce serait, aussi bien, prendre encore un coup sur le fait la sempiternelle bêtise humaine, cubée cette fois et agissant sur ce théâtre déplorable, la Patrie ! Nous préférons extraire de la contemplation d'un tel prodige d'avachissement toutes les mélancoliques moralités qu'elle implique.

D'abord ne vous saute-t-il pas aux yeux que ces deux mots *Suffrage Universel*, comparés avec la chose, mentent impudemment ? — En effet, la masse des électeurs étant un composé d'ignorance et d'étroit égoïsme, comment ne

pas voir que ses votes seront toujours entachés, portassent-ils sur un seul nom, d'une insolente préoccupation de pur intérêt individuel, influencée par tel ou tel agent artificiel, corruption ou propagande. *L'esprit de corps*, sans lequel il n'est pas de société possible, à tel titre que le seul énoncé de cette vérité amène un sourire sur les lèvres les plus étourdies, l'esprit de corps, l'union manquant dans les opérations électorales, quel gouvernement espérer d'un parlement ainsi nommé? Et c'est en vain que l'on objectera que les partis tels que les événements les ont constitués chez nous n'existent que grâce à l'union et peuvent suppléer à ce besoin incontestable de cohésion nationale avec même cette supériorité qu'ils se meuvent dans le libre arbitre et dans une concurrence féconde. La réponse est trop facile et nul ne pourra nier que nos partis ne sont, sans exception mais en faisant naturellement abstraction des individualités plus ou moins désintéressées (et ici encore nous retombons dans l'éparpillement fatal), que de misérables coalitions d'inté-

rêts individuels, puisque, avec le scrutin en question, rien ne marche sans ces masses sordides, nos maîtresses absolues, et que ce n'est qu'en en appelant aux intérêts individuels qu'on peut espérer de les avoir de son côté. Si à ces considérations vous ajoutez pour mémoire que la pulvérisation de nos libres provinces en départements asservis n'a fait que préparer le mal et généraliser l'esprit de division et de non-gouvernement éclos en Quatre-vingt-neuf, si vous comparez les Chambres et les hommes d'Etat du suffrage restreint (bien médiocre pourtant, surtout dans sa dernière période) à ceux du Suffrage Universel depuis quinze ans qu'il est à peu près émancipé, vous frémirez de prévoir les ruines où il nous traîne, lancé comme il l'est aujourd'hui sur sa pente logique et dirigé par les hommes que vous savez. L'ancienne constitution de la France, la seule sérieuse, la seule pratique, la seule qui ait eu durée et seule a chance de résurrection, quoique et *parce que* non écrite, n'a eu garde de manquer, — formée qu'elle était par les siècles

et amendée par les lentes évolutions d'une autorité légitime, — de se conformer au principe unique de tout gouvernement destiné à demeurer. Elle reposait sur cet *esprit de corps* dont l'immense Joseph de Maistre a donné cette magnifique définition, à propos précisément des mêmes Jésuites qui nous occupaient tout à l'heure et qui tiendront une place considérable dans la suite de cet ouvrage : « l'anéantissement des volontés particulières pour établir la volonté générale et cette raison commune qui est le principe générateur et conservateur de toute institution quelconque, grande ou petite ». La division de la nation en trois Ordres investis, chacun pour sa part, de ces trois droits primordiaux : vote et conservation des *lois du royaume* (règlement de la succession à la couronne dans l'absence d'héritier mâle, élection d'un roi en cas d'extinction de la dynastie) établissement des impôts, consentement nécessaire pour la validation de toute aliénation perpétuelle du domaine ou tout démembrement partiel du royaume, donnait toute ga-

rantie de sécurité et de dignité au pays et avait cet autre avantage d'exonérer l'*exécutif* — pour employer ce mot que l'envie républicaine a cru diminuant pour l'autorité suprême et qui ne l'est que pour la bribe de pouvoir que le système laisse aux mains de ses « délégués » à la mise en action des lois, de toute responsabilité d'ordre purement collectif, le laissant libre et puissant pour tout le reste du bien à faire. De plus, observons et retenons que chacun des trois Ordres, renfermé dans l'examen et la revendication de ses besoins, toute jalousie ou ambition en dehors de ce cercle vénéré étant inconnue de ces assemblées dès lors vouées à un seul objectif, l'avancement et l'honneur du Corps pour le bien de la Chose-publique ne pouvait que faire d'utile et de belle besogne quant à ce qui le concernait. De compétitions et de rivalités entre eux, nul exemple jusqu'en Quatre-vingt-neuf; le Catholicisme imposait son joug léger à ces fronts consacrés et baptisés, et la justice prévalait parmi les quelques dissentiments inséparables de tout débat humain. La

parole du Roi écoutée avec respect, celle de ses représentants, légistes et sénéchaux, discutée en toute indépendance nationale comme en toute courtoisie chrétienne, dominaient la discussion et ramenaient quand il le fallait les esprits aux fins de la réunion : l'intérêt de tous et la gloire du pays. Jamais plus augustes assises n'ont décidé de plus vastes questions, sans que — grâce à la sage économie de la règle (on dirait aujourd'hui du règlement) établie, non par tels ou tels hommes, tel ou tel amendement, à la garde de questeurs amovibles quelconques, mais par la suite des âges selon les opportunités ou les dangers généraux survenant, et placée sous la foi du serment et la tutelle de la Tradition, — s'y produisissent les discordances d'égoïsme et de vanité qui rendent si mesquines, si stériles et souvent si odieuses les délibérations, on peut le dire, de tous nos parlements modernes qui n'ont pour base qu'un suffrage variable comme le sable, sous l'aléa de constitutions tumultuaires et folles, comme le vent.

Que quelques abus aient parfois éclaté dans

ces majestueuses Cortès, tentatives d'usurpation, complicité avec la rue ou l'étranger déguisé en prétendant, comme par exemple sous le règne de Charles le Sage, il faudrait méconnaître l'humanité pour s'en étonner outre mesure ; mais aussi l'autre côté de la Constitution venait faire contre-poids et l'autorité royale, investie d'un respect séculaire non moins que des puissants privilèges indispensables à son immense responsabilité et forte de la conscience de son mandat sublime, réussissait toujours à procurer de nouveau l'équilibre sauveur. En Quatre-vingt-neuf, le Tiers rompit l'ordre ancien. Les deux autres Ordres, énervés de Jansénisme et pourris de philosophisme, manquèrent de reins pour réagir ; la royauté, qu'avaient aux trois quarts suicidée l'aveugle bonté et la faiblesse capricieuse d'un prince mal conseillé, devait d'ailleurs disparaître pour qu'on put juger de l'horreur du gouffre qu'elle comblait et de sa place providentielle en notre pays. Tout s'écroula (1).

(1) *Note de l'auteur.* — *L'esprit de corps* ne se résumait

L'Edifice, détruit par la faute du Tiers, a mis quelque temps à s'effondrer tout à fait, et aujourd'hui voici que les dernières catastrophes l'atteignent, ce Tiers de malheur, et vont l'envoyer rejoindre Noblesse et Clergé au fond de l'abîme révolutionnaire, admirable punition de son premier mot quand il partit en guerre : « le Tiers doit être tout ! » Lisez aujourd'hui les journaux rouges ou simplement les Tricolores, et rappelez-vous les premiers succès de ceux-là en mars 1871. N'est-il pas impossible de ne pas prédire : la bourgeoisie va ne plus être rien ? — Oui, grâce à l'infatuation anti-patriotique du dernier Ordre, à une époque où les Etats Généraux eussent dû tout sauver, en inaugurant

pas tout entier dans les Etats Généraux, mais avait de profondes racines par tout le pays : jurandes, corporations, assemblées de la paix, communes, formaient, en quelque sorte, la base de cette grande représentation nationale, ce « quatrième Etat », le peuple, robuste cariatide de l'Etat proprement dit.

Il sera parlé, en son lieu, de cette forte assise de l'ancienne France. Cette note n'est que *pour ordre*.

de patientes réformes par une vigoureuse et offensive résistance à la révolution montante, nous en sommes arrivés, en moins de cent ans, à la honte d'être une cohue bêlante menée à l'abattoir par un mensonge !

Des résultats en quelque sorte physiques de cet immense changement dans notre vie constitutionnelle, résultats que nous venons d'essayer de résumer en quelques lignes, si nous passions aux résultats que j'appellerais chimiques, aux mœurs nouvelles, aux accidents journaliers de la vie privée, ce ne serait pas un volume, ce serait une bibliothèque de détails et d'exemples qu'il faudrait écrire. Aussi bien la plupart des chapitres qui vont suivre ne sont qu'un essai d'abrégé d'un pareil travail, et nous n'y perdrons jamais de vue, non plus que le moindre symptôme rassurant, ainsi que nous en avons pris plus haut l'engagement, l'influence néfaste, latente ou étalée du dissolvant suffrage en question. Pour l'instant, il nous suffira de constater l'énorme aplatissement du peuple français de-

puis qu'il s'est forgé les chaînes de Quatre-vingt-neuf et a passé par tous les maîtres qui ont bien voulu s'en faire craindre et servir. Un des traits de cet aplatissement, c'est la patience toute nouvelle avec laquelle ce peuple accepte et subit les plus lourdes charges à lui imposées par ses élus. Tous les impôts possibles sur les matières les moins vraisemblablement imposables, un service militaire de plus en plus écrasant et qui leur répugne, l'administration s'alourdissant et se relâchant chaque année davantage, tout cela passe sur nos Français comme un chien dans un troupeau. On se range et on s'aligne avec une soumission qu'on refuse au bon Pasteur lui-même. Et la raison m'en était donnée tout à l'heure par un futur électeur, un jeune homme plein d'ailleurs de bon sens, de cœur et de jugement pour son âge, et qui reviendra certainement sur son opinion d'aujourd'hui que je vous livre dans toute sa verdeur de la vingtième année française : « Que voulez-vous ? Au moins ces gens-là, s'ils me tyrannisent, JE LES NOMME ! » Folie partagée par la

majorité des gens, même des vieillards. (Quels étranges vieillards que ceux-ci et que ceux qui vont suivre!) Ah! en l'An II d'exécrable mémoire, l'homme du peuple, certes bien égaré, bien fou, participait du moins à la tyrannie et tablait sur sa propre violence: il pillait, labourait des champs par lui volés le jour d'auparavant, et quand il fallait défendre ce bien mal acquis, donnait son sang aux armées ou prenait celui des légitimes possesseurs ou des héritiers, soit de vive force, la hache à la main, soit par une bonne dénonciation publique à sa section. Parfois aussi le sentiment du juste l'emportait en d'héroïques insurrections. Il revendiquait les franchises anciennes et mêlait la vieille foi monarchique aux tentatives fédéralistes du Centre et du Midi. En Bretagne, en Vendée, la persécution religieuse et la réquisition militaire soulevèrent la population tout entière et il s'ensuivit une guerre gigantesque, sans égale dans les annales d'aucune nation. Ces nobles fils du sillon puisèrent dans leur forte simplicité et dans la

rectitude de leur conscience l'énergie de vingt armées pour résister au mal tout-puissant, le tenir en haleine et en échec pendant des années et sauver aux yeux du monde et de l'avenir l'honneur de la fidélité et du bon sens français ! Ils eurent toute raison comme ils eurent tout courage, ces Vendéens têtus, ces Chouans obstinés. Ce qu'ils défendirent si âprement avec leur Foi et leur Roi, c'était l'indépendance de leur foyer et de leur travail, que Foi et Roi leur avaient garantie depuis des siècles ; c'était l'impôt équitable, dîme et gabelle, jusque-là gaîment cédées par leur reconnaissance et que prétendaient remplacer des taxes cent fois plus vexatoires, d'ailleurs déplorablement établies et odieusement perçues ; c'était l'esprit des ancêtres pieusement recueilli et obéi ; c'était la vie et l'avenir, l'âme et le cœur des enfants que menaçaient des lois terroristes, œuvre des rebelles assassins de Paris ! Par une splendide intuition de leur brûlant catholicisme, ils avaient mis sur leurs enseignes et portaient au-dessus de leurs vêtements l'image du Sacré-

Cœur de Jésus (1), comme pour attester qu'ils étaient bien la France de l'Eglise, comblée des grâces du ciel et dévorée d'une immense gratitude, les soldats du Dieu d'amour et de pureté en lutte contre la France criminelle de l'Encyclopédie et des plus sales faubourgs d'une Gomorrhe nouvelle, eux, fiers paysans hâlés au soleil paternel, contemplateurs et familiers des grandes aurores et des grands flots, sourds comme leurs rochers à la démence parisienne, et comme eux gardiens et témoins d'un sol dur, dévorant, vierge, dernier refuge, citadelle terrible de la Tradition !

Mais le peuple d'aujourd'hui ! Il accepte tout préjudice lui venant de ceux qu'il élève sur ses

---

(1) *Note de l'auteur.* — Ce n'est que dans ces dernières années qu'on a appris que la Bienheureuse Marguerite-Marie avait reçu des révélations concernant la France et la Maison royale. Pour l'histoire de ces dernières révélations et leur connexité avec la guerre de Vendée, ainsi que pour celle de plus récentes et non moins belles manifestations, lire le bel ouvrage de M. l'abbé Bougaud sur les Origines de la dévotion au Cœur de Jésus.

pavois d'un an ou deux, il assiste paisible à l'injustice qui frappe le prochain, — car l'envie lui dévore le cœur, — et si elle l'attrape au passage, non moins paisible il se tait, rit jaune, tout en se jurant de *mieux* voter « aux prochaines » et, aux prochaines, du soliveau passe à la grue. Ceci nous l'avons vu vingt fois et nous le reverrions cent, si Dieu ne devait nous prendre en pitié que très tard. Toute dignité, tout courage civil, tout effort public un peu généreux est mort au moment précis où le Suffrage Universel entrait dans les mœurs. Qu'on ne me parle pas de juin Quarante-huit ou de la Commune de Soixante et onze : émeutes fabriquées de toutes pièces et de longue main par la Franc-Maçonnerie et sa branche récente l'Internationale, à coups de journaux, d'argent et d'un recrutement par tous pays, en des temps de faim et d'affolement extraordinaire dans des cerveaux étroits surchauffés de misère avinée ; nulle spontanéité dans ces deux *sorties* des forces socialistes : mot d'ordre et compulsion ! — Non, pour l'instant et pour quelque temps

la platitude nous tient, villes et campagnes, bourgeois et autres ! —La platitude méchante et plus bête que méchante, parce qu'affreusement méchante ! Une lâcheté féroce faisant crédit à une tyrannie à la fois sournoise et cynique, le sens même des mots faisant défaut à ceux qui parlent comme à ceux qui écoutent dans ce gouvernement de bavards, si bien que *liberté*, dans leur argot, veut dire pour les premiers *droit de tout faire*, et *droit de mal faire*, pour les autres ; tout principe quelconque, moral ou politique, absolument absent des esprit et des cœurs, l'animalité pure et simple, et la bestialité tapie derrière, prête à bondir, — tels nous voici, Français de 1881, après quatre-vingt-onze ans de démocratie et trente-deux ans de Suffrage Universel direct !

Il pouvait y avoir un remède, il n'y avait qu'un remède, remède qui, bien appliqué, eût tout remis, pourrait encore tout remettre en place, et, vous m'avez deviné, c'est la religion, c'est son action générale. Or, l'action religieuse

en France, nation, c'est le Concordat de 1801 — celui de 1817 étant resté à l'état de lettre morte, et quand on l'examine en lui-même, le Concordat de 1801 présente le minimum de garantie pour l'Eglise, et à cela rien d'étonnant, étant donné le contractant qui représentait l'Etat français tout puissant alors et assez fort pour abuser de l'empressement naturel du Saint-Siège à aller au-devant d'un rétablissement immédiat du catholicisme en France, fut-ce un peu à tout prix. (Mais Rome fait toujours bien ce qu'elle fait et le mal qui a pu s'ensuivre des concessions papales en cette circonstance est le fait des hommes d'état de ce pays-ci.) Quoi qu'il en soit, ce Concordat, considéré comme instrument de propagande religieuse, est une machine des plus défectueuses, meilleure que rien, oui, mais guère davantage, ne craignons pas de le reconnaître.

D'ailleurs,les résultats sont là. Dans la pensée de Bonaparte, l'Eglise devait être l'auxiliaire, sans plus, de l'Administration ; qu'elle dépendît du Pape, il le fallait bien pour qu'elle res-

tât catholique, et ce détestable homme de génie était trop intelligent pour ne pas apprécier tout ce que l'Eglise Catholique, et l'Eglise Catholique seule, pouvait faire pour l'ordre moral et même matériel en France,—mais du moins elle en dépendrait le moins possible, et pour cela, entre autres mille précautions « gallicanes », le rusé Corse se garda bien d'omettre soigneusement dans la nouvelle organisation des milices saintes, les congrégations religieuses, avant et arrière-garde du clergé séculier et l'on vient de voir à quoi cette omission peut servir en des mains scélérates. L'épiscopat se voyait presque assimilé au fonctionnarisme et sujet à mille contraintes mesquines. Le « culte » — d'ailleurs « salarié » chichement, de compagnie avec l'hérésie et le déicide, n'était dans l'esprit du maître qu'une *pièce* de ce vaste empire dont il avait fait le plus puissant des engins de guerre, et si ce maître se voyait forcé d'admettre le Pape comme arbre de couche et les *cardinaux* du Sacré Collège comme *gonds*, c'est le cas de le dire, il entendait avoir la

haute main sur eux et faire se mouvoir l'Eglise dans l'Etat, à la façon d'un mécanicien, ni plus ni moins ! Le nouveau clergé, composé d'éléments hétérogènes, pauvre, inexpérimenté, qui avait à assumer cette tâche devant Dieu, la restauration de l'Eglise française et l'éducation d'un peuple à demi-sauvage, mal rétribué, non-encouragé mais au contraire harcelé de soupçons par en haut et d'impopularité par en bas, ne pouvait qu'être admirable dans l'accomplissement de son devoir et n'y manqua pas, mais, sans moyens sérieux (recrutement insuffisant, gêne pécuniaire dans les besoins de l'apostolat, tant d'autres causes de faiblesse encore, !) il ne fit de progrès que trop lentement dans les esprits, et la famille venait souvent détruire son œuvre pour ce qui concernait l'enfant, par exemple, la famille païenne et pire, depuis dix mortelles années d'oubli de toute religion et de furieux préjugés amassés. Qu'est-ce, pour résumer en un seul exemple tout le vice du système, qu'une heure de catéchisme par semaine au prix des exemples paternels dans les

trois quarts des cas, et de l'ignorance maternelle, là même où la mère a quelque religion et quelque souci d'éducation? Aussi voyez quelle indifférence du peuple des campagnes et quelle hostilité de celui des villes à l'endroit des choses catholiques! Nous n'insisterons pas en ce moment sur ce lamentable résultat du triste Concordat de 1801. Une bonne partie de ce livre en traitera.

D'ailleurs, nos prolégomènes ont pris fin, et nous allons dans le cœur du sujet, désormais ouvert à notre examen libre et en apparence capricieux, bien que nous prétendions y apporter une méthode sévère, en raison précisément de laquelle nous avons cru devoir commencer par des observations qui commanderont tout le reste.

CHAPITRE IV

—

DU DIMANCHE FRANÇAIS

CHAPITRE IV

DU DIMANCHE FRANÇAIS

O Travail ! miséricordieux châtiment du péché, avant celui-ci disposé par le Créateur pour délecter le loisir de l'innocence, puis rendu sévère par la faute même de l'homme qui du moins l'emporta, dernier et seul souvenir du Paradis terrestre, consolation en même temps que devoir, et distraction aussi bien que dette sacrée, raison d'être de l'homme puni, sa dignité aussi, rappel à son premier privilège, sa solvabilité pour toutes les avances de la Grâce et de la Merci, — qui, mieux qu'un catholique, te comprendrait, t'honorerait ? Qui te pratiquerait mieux, plus gaiement, plus méritoirement, avec plus d'ordre, d'intelligence et d'honorable

profit? J'en atteste l'Europe labourable, l'antiquité littéraire rendue à notre admiration, et les moines des premiers temps chrétiens de notre Occident. J'en atteste l'immensité architecturale des grands siècles de foi, leur profondeur théologique et politique, leur œuvre sociale, leurs recherches chimiques, leurs essais, leurs réussites en astronomie, — et la navigation ardente, exclusivement chrétienne, toute de propagande, des époques qui les suivirent immédiatement. J'en atteste l'Eglise moderne et ses infatigables travailleurs, depuis les Jésuites, en toutes choses excellents ouvriers de toutes heures, jusqu'aux créateurs, fondateurs et metteurs en œuvre des universités, collèges, séminaires, écoles primaires, ouvroirs, orphelinats et cercles catholiques, pour omettre tant d'autres institutions de pure activité qui prospèrent et grandissent sur les justes ruines d'une enragée concurrence persécutrice, patientes parce que éternelles, éternelles parce que divines! Je vois le travail honoré et pratiqué chez nous chrétiens et surtout chez nous, — honoré

et pratiqué sous toutes ses formes antiques et nouvelles, et mon cœur chrétien ne peut que battre d'orgueil et de joie à l'aspect du travail chrétien, de tout le travail chrétien, c'est-à-dire du seul vrai travail, et qu'aimer, ô combien ardemment ! et vénérer les *vrais* travailleurs, en même temps que ma charité s'intéresse en toute équité aux autres, égarés mais vaillants tout de même, les plaint, ceux-là, et souhaite de toutes ses forces leur retour glorieux, leur à jamais bénie réconciliation.

Hélas ! je les connais, étant français, ces ouvriers hors de Dieu, qu'une affreuse habitude d'indifférence, — crime de l'éducation, — enrage au travail défendu, je les connais, vivant auprès d'eux, presque avec eux, je les estime pour leur courage en semaine, et je plains leur ignorance de ce que c'est que le Dimanche, ignorance meurtrière qui fait de ce jour, en France, un hideux phénomène, une lugubre curiosité pour l'étranger — quelconque ! — voyageant ici.

Il y avait une loi sur le travail du Dimanche,

loi d'ailleurs abrogée naguère par les gens que l'on sait, mais du fait de cette ignorance nationale, elle se trouvait scandaleusement violée par un peuple si souple d'ordinaire et qui se plie à toute servitude. Le seul souci resté au cœur français, s'enrichir, et la non-confiance en un Dieu presque inconnu, avaient rayé de notre vie cette vivifiante, seule vivifiante chose, le respect du Dimanche. — « Le temps se couvre. Aux champs ! Femme, fais la soupe pour midi juste. Nous repartirons après que les chevaux auront mangé. » — « Une bonne noce lundi. C'est Lacoterie qui régale. On va rien travailler dimanche. »

Et cela se fait hebdomadairement dans une sérénité, dans une sécurité complète au village désormais comme à la ville.

La femme va bien quelquefois à la messe basse, et quelquefois aussi objecte. Mais l'homme, s'il est à jeun, ricane et passe outre ; si la goutte du matin a été forte, s'insurge, crie après les « curés ». — « Tout ça va changer ! Ta fille en saura plus que toi, maintenant qu'on supprime

les bondieuseries à l'école. Et vive la République ! »

L'enfant écoute ces propos, la plupart du temps ponctués de blasphèmes, observe ces inobservances. Dans les quelques familles même de l'acabit ci-dessus, où on l'envoie à la messe, comme son père n'y va pas et que ce père ne manque pas de proclamer à chaque instant sa supériorité d'intelligence et d'instruction (ô pitié !), comme d'ailleurs les journaux les plus anti-chrétiens traînent partout dans la maison et sont lus, commentés, exaltés tous les soirs si l'homme ne rentre pas trop saoul ou trop éreinté par sa parcelle de terre mal acquise ou par l'industrie despote, vile et rude vengeresse des prétendus vieux privilèges assassinés par ses grands-pères, — l'enfant que cette affreuse éducation d'avance insurge, se corrompt terriblement vite, raisonne juste dans le faux et conclut logiquement en devenant pire que ses tristes ascendants. Et ainsi de suite depuis Quatre-vingt-neuf. Etonnez-vous, maintenant !

Car l'observation du Dimanche est *tout* de-

puis la dernière révélation : 1er commandement de Dieu que « tu adoreras ». De lui toute civilisation (dans le vrai sens) découle.

Oh ! après le travail accepté, orné, fleuri, nourri de ces cris d'amour et d'espérance, oraisons jaculatoires tant recommandées, qu'il est doux de reposer en Dieu ses membres las, sa tête fatiguée et d'être tout amour, toute reconnaissance à l'immense Paternité, à la Bonté infinie ! D'être en famille, cette famille que rien ne peut détruire, ni le péché souvent accusé, absous et raréfié de jour en jour, ni la persécution du dehors prise en pitié et résolue en prières pour les persécuteurs, ni la mort qui sera la réunion dans le bonheur sans fin ! D'être là, père, mère, enfants, gais doucement dans le jardin touffu, autour du grand feu si l'on est riche, pleins de reconnaissance pour son repos, aisé grâce au prochain si l'on est pauvre, — je suppose une société chrétienne. N'est-ce pas, comme on a dit, et comme on l'a dit du mariage chrétien, le Paradis terrestre retrouvé, et le Paradis céleste goûté une fois par semaine ?

Et puis

« *tabernacula tua !* »

Entendez les cloches aux sons de flûtes et de cors, graves et joyeuses, et rendez-vous à leur frais appel. Quelle joie sereine et pénétrante, expansive aussi, que d'assister à ces beaux offices, au Sacrifice adorable, à ces Vêpres se déroulant comme des flots d'encens jusqu'à l'encens du *Magnificat*, et du *Tantum ergo*. Surcroît de bénédiction pour l'âme, sanctification et noble délice des sens vers lesquels toute une partie de ces majestueuses séances est dirigée par la maternelle sagesse de la Liturgie catholique.

A la sortie de l'Eglise ces fronts sont dignifiés, ces yeux brillent plus calmes et plus profonds, ces mains se trouvent plus actives pour l'aumône aux bons pauvres, tout joyeux eux aussi dans l'air béni du Dimanche.

L'Angleterre, entre tous pays, a particulièrement conservé ces traditions augustes et charmantes : c'est même le grand orgueil de ces

Protestants. Ajoutons le juste orgueil de ces Chrétiens. Sans doute l'hérésie a desséché en partie cette œuvre de salut; elle y a apporté cette exagération, cette indiscrétion littérale qui tue au lieu de vivifier comme les choses surérogatoires catholiques; encore est-il juste de rendre hommage à l'incontestable dignité que gagnent les mœurs publiques et les manifestations de la pensée, littérature, art, débats du Parlement, presse, à cette observance initiale et principale. L'esprit de famille encore très fort et très hiérarchique dans ce pays qui d'ailleurs se laisse gagner aux doctrines anarchistes du continent, est dû, qu'on en soit sûr, autant au dimanche observé chez soi comme au Temple, qu'au très judicieux maintien de la liberté de tester pour le père. La prospérité matérielle, pour en parler, qui ne cesse de couronner les entreprises et les opérations de cet empire dérive bien évidemment d'une bénédiction toute spéciale attachée à la bonne coutume dont nous parlons, et si les nations catholiques, *sans exception,* remarquez-le bien, sont inférieures en

tout, anarchiques et infortunées sous presque tous les rapports, n'y voyez, avec les yeux de la foi, — les seuls yeux! — qu'un paternel châtiment d'en haut pour la profanation du Jour saint par ces peuples ingrats et de *tête dure*, comme Israël, leur figure prophétique, qui n'ont pas su garder le don de Dieu et se sont précipités tête baissée dans l'inepte, dans l'immonde, dans l'abominable Révolution française. Et tandis que ces nations, la France, hélas ! en tête, perdent chaque jour, avec toutes leurs vertus d'autrefois, un peu de la foi de leurs pères, et roulent vertigineusement jusqu'aux dernières ténèbres du plus fangeux athéisme, admirez comme l'Angleterre et l'Amérique, fidèles gardiennes du repos dominical, voient, — récompense magnifique ! — tout ce qu'il y a d'hommes de bonne foi dans leurs églises revenir à la seule Eglise, et ce par groupes quotidiens, en foules incessantes.

Mais la France est aimée de Dieu quand même. L'intense, intelligente, patriotique et prévoyante pitié de nos ancêtres nous a gagné

de splendides indulgences et la grâce nous poursuit, infatigable.

Celle qu'on n'invoque jamais en vain a, dans ces derniers temps, multiplié en de lumineuses paroles son désir doucement impérieux d'*être invoquée* sur divers points de notre territoire. L'une des principales de ces miséricordieuses visites insistait tout spécialement — et de quelle manière touchante et forte ! — sur la nécessité absolue de l'observation du Dimanche. Pleurs, menaces de la Salette, promesses de Lourdes et de Pontmain, miséricordes sans nombre et punitions effrayantes, œuvres nouvelles, pèlerinages plus florissants que jamais, nobles souffrances et courageuses oppositions à Quatre-vingt-treize revenu, attente sereine d'un martyre probable, expiations pour la foi, — que de gages, que d'espoirs, quelle presque certitude de voir se relever la France par les deux premiers commandements enfin compris à nouveau et joyeusement obéis ! Marie tant invoquée dans ses sanctuaires choisis, on peut le dire, à ce

miséricordieux dessein, ne peut, croyons-le respectueusement, qu'encore une fois prononcer sur nous ou sur nos enfants son tout puissant *Fiat !*

En attendant, quelle honte française !

CHAPITRE V

—

A MON FILS

CHAPITRE V

A MON FILS

Je me suppose un fils dans l'âge d'être soldat et, formant toutes les hypothèses favorables à mon raisonnement, j'imagine que je lui dis ou lui écris ce qui suit :

« Le jour de gloire » est donc arrivé, mon cher enfant, la R. F. de 1880 « forme ses bataillons ». Elle « appelle ses enfants » comme la « France » de Quarante-huit. Et les « volontaires » d'accourir à sa voix, les volontaires appropriés à l'enthousiasme qu'elle excite, les volontaires d'un an, *alias* les « engagés conditionnels » ou comme on parle au régiment, « les conditionnels » tout court.

5*

Ton âge te désigne pour l'armée, et ton instruction t'admet parmi ces privilégiés de la dernière heure ; car le bruit court d'une suprême conquête de la démocratie, de l'Envie, dis-je, qui nous gouverne (si c'est là gouverner !). Il est fortement question, paraît-il, de déchirer pour l'an prochain ce testament du bon sens dans l'organisation funeste de notre armée. L'instruction dont on fait tant flamberge chez nos maîtres, l'argent, leur dieu et celui de tant d'autres, leurs électeurs, ne sauveront plus personne du niveau fatal. « Tout le monde soldat ! » s'écrie l'Envie, et l'écho répond en allemand : « personne soldat ! » (1).

---

(1) *Note de l'auteur.* — Est-il besoin d'insister sur cette vérité mille fois rappelée depuis la triste législation de Soixante-treize que le système prussien, lui, naquit des circonstances précaires où Napoléon avait réduit le recrutement de l'armée allemande après Iéna, et ne fut en somme qu'un pis aller, qu'un moyen détourné de suppléer à un effectif dérisoire imposé par le plus impitoyable des vainqueurs. Mais la Médiocratie qui prédominait en Soixante-treize, en attendant les coquins que

Mais cela, après tout, ne nous concerne pas, et puisque c'est la vertu de ce siècle d'être égoïste, soyons-le une petite fois et félicitons-nous de profiter, nous derniers, d'une liberté qui va prendre le chemin de toutes autres — liberté d'ailleurs bien payée à ces marchands d'anarchie !

Te voilà donc soldat pour un an. Un an, qu'est-ce que cela auprès de quatre ? — Peu, presque rien en vérité, au prix de quatre, — bien que ce soit déjà trop par le temps qui court, pour un père anxieux de l'âme aussi bien et plus que du bien-être matériel d'un fils unique. Et tu as déjà deviné, ton cœur chrétien a compris que je ne puis te laisser partir

« ... O la meilleure part
De moi-même... »

sans le viatique d'une brève et chaude parole,

---

voici, ne trouva rien de mieux que d'adapter à nos nécessités d'alors, et ce — ô prodige d'imbécilité ! en toute liberté laissée d'agir, — la ressource empirique d'un patriotisme de tout autre tempérament, acculé aux suprêmes expédients.

d'un conseil direct, qui te suive, te guide et te défende, quand il y aura lieu, par les étranges chemins qu'il te va falloir prendre.

D'abord laisse-moi me rassurer de l'idée que tu es chrétien ; cette sécurité dont je remercie Dieu tous les jours comme de l'immense récompense de quelques efforts d'éducation, se corrobore encore de la connaissance, acquise à ma sollicitude paternelle, de ton caractère, décidément sérieux tout en restant aimable, ingénu sans gaucherie et délicat sans timidité ni duperie. Une décision prompte et du feu à l'action me garantissent ton retour au bien en cas de chute. Le bien est un chemin mauvais qu'il faut poursuivre coûte que coûte à travers toute fatigue et à quoi qu'on se puisse buter.

Dans une agglomération d'hommes quelconques (c'est dire que l'élément prédomine dans l'armée actuelle) sous un régime pareil à celui que nous a fait l'absurde Nombre et par les temps fétides que nous traversons comme on traverse un sale brouillard, la pire pierre

d'achoppement serait, pour un catholique même pratiquant comme toi, cette chose, française depuis Quatre-vingt-neuf, lâche en tout temps et coupable plus particulièrement aujourd'hui, le Respect humain. Je crains presque de t'irriter généreusement en évoquant le soupçon que tu puisses heurter ton pied contre ce vil caillou et broncher, et de provoquer sur tes lèvres une filiale réplique à la Rodrigue, mais, mon cher enfant, c'est précisément une des ruses de ce Diable auquel nous croyons, nous, alors que ses plus précieux agents le renient en le niant — (il n'est pas fier le Diable !) — c'est, dis-je, un des meilleurs tours du Mauvais que d'opposer à ses plus généreux adversaires des obstacles tellement méprisables qu'ils n'y font point assez attention et souvent s'y prennent cruellement. D'illustres exemples de respect humain devraient nous faire trembler et la Miséricorde infinie ne les a sans doute permis que pour nous avertir solennellement de l'extrême malice de cette faiblesse : si un Pierre a pu renier son maître par trois fois, que ne devons-

nous pas craindre, nous chétifs, de notre pusillanimité ?

Sois donc fort contre le Respect humain. Et dans ce conseil je n'implique aucun zèle indiscret, note-le bien. Fais ton devoir de chrétien tout entier sans t'inquiéter des sots ou des méchants, sans propagande, non plus, que celle toute puissante de l'exemple.

Le moyen est bien simple d'avoir la paix avec les tristes loustics d'impiété ou les brutes d'indifférence que tu es malheureusement sûr de rencontrer : c'est d'éviter, fut-ce brusquement, leur compagnie. Puis l'amabilité qu'une bonne conscience communique immanquablement à la conversation, aux manières générales d'être et de vivre, bref, à tout l'individu, vaincra toute mauvaise volonté extérieure, sauf peut-être de rares exceptions dont une attitude ferme, mais toujours digne et polie, ferait prompte justice, sois-en sûr. D'ailleurs, en cas de difficultés, Dieu est là, et son Esprit Saint invoqué chaque jour dans tes prières, saura toujours t'inspirer la conduite et les paroles qu'il faut.

Je viens de parler de paroles et je parlais tout à l'heure de la propagande de l'exemple. Il y a précisément, dans ta présente situation, qu'elles sont en complète corrélation, jusqu'à presque n'en former qu'une. Je veux dire qu'au service, même en ce moment de première décomposition et de discipline qui se relâche, l'*action* est bonne forcément, en tant qu'il puisse y avoir scandale ! Une sévérité paternelle réprime rudement l'ivrognerie ou la luxure nocturne ; l'obéissance est le premier devoir et, si méconnue, se voit terriblement vengée ; si bien qu'à moins d'être une pure canaille ou un stupide entêté, il est d'autant plus facile de bien remplir tous ses devoirs de soldat qu'il serait désagréable au possible d'expier la moindre infraction à ce rigide programme... Mais la *parole,* à la caserne, parlons-en ! Toute la hideur criminelle du blasphème s'y marie à l'obscénité la plus ignominieuse. Une oreille chrétienne ou simplement honnête saigne à chaque mot entendu — en ceci nulle protection, nul recours dans la règle. La règle

est sourde à de si légitimes délicatesses et muette sur cet article. Les chefs, pour la plupart, donnent l'exemple et renchérissent sur le ton de l'inférieur, et c'est de l'enchifrènement du major gras d'absinthe, à la crécelle du Saint-Cyrien frais pondu sous-lieutenant, une gamme de jurons et de cochonneries que les « hommes » ne sont que trop disposés à chanter, eux aussi, sur un si fort exemple — et plus cyniquement encore !

Ceci est de « tradition »... depuis cet ignoble Quatre-vingt-neuf. Où est le temps où les officiers appelaient les soldats « Messieurs les maîtres », et où la politesse fleurissait avec la piété dans les camps ?

Mais où est la Monarchie ?

Eh bien, puisque l'exemple, à peu près inutile en ce qui concerne l'*action* à la caserne où bien faire est une condition *sine qua non* d'existence point trop insupportable, s'y trouve de la première opportunité, quant à la *parole,* c'est-à-dire offre une admirable occasion à la Charité, toi, « bien embouché » donne le ton à

ceux qui t'approcheront. Jamais ne condescends à dire même une trivialité, ni à rire d'aucune. Quant à jurer, ce serait te blesser que de te faire à cet égard la moindre recommandation. On ne prévient pas l'hermine contre les souillures, ni un chrétien contre une offense directe à son Dieu et l'un des plus noirs péchés mortels.

J'aborderai à peine la question des tentations : femmes, boissons, cartes, etc. Comme je te connais, tu es au-dessus de ces désordres, et tu as dans l'âme de trop fières affections pour m'alarmer beaucoup de ce chef. De la boisson, je n'en dirai un mot que pour te mettre en défense contre les camaraderies de comptoir, contre les « gouttes » hygiéniques du matin, digestives de midi, et apéritives de cinq heures, sous quelque nom qu'elles se présentent, « cognac » ou « bitter », prises avec tels bons camarades que leur estomac, solide ou non, sollicite vers ces joies glissantes. Et je te répèterai ici, ce que je te disais touchant le

respect humain : plus le danger est vil et plus il y a à prendre de précautions. Un petit verre d'eau-de-vie, plate mais inoffensive récréation, invite au deuxième qui vous échauffe et au troisième qui vous excite ; le quatrième vous habitue et dès lors c'est la fin de l'homme, dans quelles catastrophes ! Evidemment, je mets les choses au pire et j'use des exemples les plus graves, mais non les moins fréquents, pour mieux te faire prudent. Il est clair que l'on peut accepter une invitation ou la rendre en restant « dans de justes limites », mais toujours souviens-toi d'y rester, et ce n'est pas très facile. Fais-toi donc une règle assez stricte, et mets-la sous la protection divine. C'est la sagesse.

L'autre question, tu l'as en partie résolue toi-même, il y a un an. Ta chute dans des circonstances où il était si difficile de triompher, ton immédiat repentir, la franchise et la noblesse de ton ouverture auprès de moi, ta docilité à mes conseils, et ton bonheur de revenir à Dieu par les voies sacramentelles,

spes unica, tous ces gages de force, toutes ces leçons te gardent contre les pièges de garnison : mais ici encore, quelle prudence, combien il te faut veiller sur tes yeux ! Le moindre relâchement laisserait tout passer dans le sang, et, tu le sais, c'est, avec le meurtre et l'oppression des pauvres, la chose la plus odieuse à Dieu, et, quand on y réfléchit bien, un attentat, humainement et socialement parlant, atroce et cruel, que ce genre de désordre. Une prière quotidienne à Marie en vue spéciale de ce danger te fera fuir les occasions et surmonter les tristes élans de la chair.

Tes devoirs d'état sont bien simples pour un chrétien : obéissance, ponctualité, mépris de la mort ou de la souffrance, quand il y a lieu. En d'autres temps, je t'eusse recommandé d'aimer ton nouveau métier, le plus beau de tous, après la vocation du prêtre et la fonction du magistrat.

Aujourd'hui que l'armée est une tourbe ouverte à tous les vents de la politique et que de récentes... *infractions,* au sens moral, viennent

d'adjoindre la jeunesse en esclavage à la basse police d'un parti d'aventuriers, je te dirai simplement : « fais ton temps » en patience, et, si le cas écheait d'ordres sacrilèges, ou insurrectionnels contre le Roi et de fidèles « révoltés » — révolte-toi ! Imite l'exemple de ce Quaker qui dernièrement aima mieux aliéner sa liberté pour des années que d'enfreindre les prescriptions de son Eglise en acceptant de porter les armes : celui-là, sois-en sûr, tout hérétique qu'il soit, Dieu lui enverra plutôt un ange à sa dernière heure que de lui refuser la lumière et le salut. L'Eglise Catholique, qui est divine, n'a pas de ces répugnances pour le noble état militaire. Elle proclame l'obéissance à César, et la légitimité de la guerre de frontières ou de principes. Et c'est pourquoi si, dans le cours restreint de ta carrière militaire, se présentait l'alternative de combattre pour ce gouvernement détestable contre l'étranger, combats contre l'étranger, et meurs, Dieu le veut, pour la France, en priant pour son Roi... et pour la conversion des pécheurs ; — mais si une géné-

reuse insurrection qu'il faut espérer et presque attendre de l'Esprit Saint du Dieu des armées venait à se produire contre l'Immondice actuelle, combats pour la France, et meurs ou triomphe avec le Roi, ton salut en Dieu.

Si on t'envoie contre Dieu et ses ministres, carrément refuse de servir et souffre pour Dieu. Ton père sera à tes côtés pour souffrir et mourir avec toi si les choses vont jusque-là.

En un mot, sois Français quand même, et chrétien par dessus tout.

CHAPITRE VI

—

LES ROMANCIERS ACTUELS
ET LA RELIGION

CHAPITRE VI

LES ROMANCIERS ACTUELS ET LA RELIGION

J'entends par romanciers actuels ceux qui ont suivi le mouvement donné par Balzac, et dont le chef immédiat est, sans contredit, Gustave Flaubert.

Pour préciser encore mieux mon titre, je déclare avoir en vue après Flaubert dont l'omnipotente influence opprime plus ou moins tous ces auteurs et déprime cruellement deux d'entre eux, MM. de Goncourt, qui n'ont produit de romans qu'après la publication de *Madame Bovary*, — M. Zola, franchement, mais puissamment disciple, — M. Alphonse Daudet, *naïf* plagiaire avec une petite pointe aigre d'originalité mièvre, — et enfin M. Jules Vallès,

presque indépendant, marqué toutefois de l'estampille initiale, comme un forçat du temps jadis, grommelant et révolté, mais marqué.

Je commence par avouer que je trouve beaucoup de talent à ces Messieurs — à l'exception de M. Daudet, — et j'expliquerai pourquoi cette brutalité à l'égard de cet « exquis » de profession. A l'observation terrible, implacable de Balzac, qu'ils manient, scalpel et poignard, chacun selon ses forces et son tempérament, ils joignent le style, ce *desideratum* de l'œuvre du Maître, ce style qu'il cherchait ardemment, qu'il tenait presque et qui lui échappait toujours, ne lui laissant guère aux mains que de riches lambeaux. Correction, solidité, poésie, pittoresque, le trait profond, cette sobriété voulue, de la surabondance là où il en faut, même la proportion, balancement de la phrase et rondeur de la période, ils ont tout cela, ces messieurs, ils l'ont durement, méritoirement conquis et se le sont partagé à butin à peu près égal, — sauf toujours ce même M. Dau-

det, à qui j'ai l'air d'en vouloir, mais qui m'agace trop, moi juste, pour que je n'aie pas raison contre lui, en dépit d'un peu tout le monde parmi les coutumiers d'avoir raison.

Je n'examinerai donc leurs travaux qu'au seul point de vue qui m'importe et que vous connaissez dores et déjà, la *Religion :* — comme ils la mêlent à leurs intrigues, les préjugés qui la leur voilent pitoyablement, leur plus ou moins de bonne foi à son égard, pour tout dire, le rabaissement s'ensuivant de leur honneur littéraire, et l'influence de leur influence sur les mœurs actuelles dont ils procèdent, oui, mais qu'ils contribuent certes, consciemment ou non, à faire ou à défaire, — tâche ingrate, grosse besogne, qu'il me faut *expédier* en conscience, et, pour l'écrivain honnête que je suis, plus cruelle condition, sobrement, succinctement, en ce *Voyage* à travers tout un pays qui est le mien.

Je requiers donc la patience du lecteur pour les quelques pages concentrées et fatigantes qui

vont suivre. *Il fallait* cet examen rude à lire, plus dur à écrire !

D'abord un mot d'explication sur une lacune apparente.

Je ne puis classer parmi les romanciers de l'ordre auquel je range les hommes de grand talent dont je viens de parler et dont je vais parler plus au long, deux écrivains, deux romanciers d'un mérite transcendant, aussi forts qu'eux tout au moins, plus originaux et d'une toute autre santé, parce qu'ils se sont élevés, sur les ailes de la Foi, bien au-dessus du niveau contemporain, littérairement et moralement. MM. Barbey d'Aurevilly et Paul Féval, sont deux maîtres incontestables, *en dehors de Balzac lui-même,* et qu'il me convient de saluer d'un mot d'ardent hommage au seuil d'une étude sur d'admirables talents déplorablement mis en œuvre. L'esprit gaulois et la verve française, la bonne humeur et la férocité cordiale, se marient chez eux à toutes les qualités des

autres, décuplées, centupléespar le sincère, par le militant, par le vaillant, par l'héroïque catholicisme qui brûle et flambe dans leurs épopées, simples comme le Vrai, magnifiques et subjuguantes comme le Vrai, beau.

Je mettrai donc ces deux noms radieux et terribles à la *porte même*, bons gardiens du Paradis terrestre de l'Orthodoxie, au nom de laquelle je vais examiner et juger, suivant la conscience que Dieu m'a commise, le « cas », comme ils disent dans leur langue de réprouvés, de ces Parents responsables de notre décadence encore décadente, les romanciers « naturalistes » ! (Employons le nom que se donnent ces Adams de leur propre bestialité.)

J'ai insisté sur la gaieté, sur l'esprit gaulois, sur la verve française de nos deux grands romanciers catholiques. M. Paul Féval tout particulièrement donne dans ses livres carrière au bon rire malin, et très malin, qu'une nature puissante porte en son flanc comme un orage salutaire dont ellese délivre au temps qu'il faut.

M. Barbey d'Aurevilly, lui, si intempérant — (et qu'il a donc raison !) — comme critique furieusement ironique et comme polémiste à gorge déployée, dans ses romans, concentre sa formidable bonne humeur, la cube et n'en laisse échapper, par éclairs, que d'éblouissantes visions. Or, si nous comparons ces deux romanciers nôtres à ceux qui vont nous occuper, convenons que cette gaieté, large ou profonde, est la plus grande différence qui puisse séparer ceux-là, moralement, des contemporains, des confrères, des gens parlant, d'éducation et de vocation, le même langage. Cette différence est un nouvel honneur, après tous les autres, pour le Catholicisme, qui laisse à l'homme toutes ses facultés, toutes, à condition de rester honnêtes, comme elles le peuvent, tandis que plongés d'imagination dans le vice et dans sa morosité, il va sans dire que les « naturalistes » ne peuvent, ne doivent tout d'abord, fut-ce en dépit de leur tempérament de Français — (mais ils mentent à sa tradition, en adoptant peu fièrement, le relâchement et

l'inquiétude modernes, — d'où leur mal) — qu'étaler l'immense tristesse dont Lucrèce parle d'expérience...

En effet, la caractéristique de leur œuvre, prise en général, c'est, en dépit de toutes les qualités si intéressantes que je leur ai concédées tout à l'heure de si bonne grâce et si volontiers, une morosité intense, une mélancolie épaisse et lourde et, pour le lecteur, un ennui de plomb. Ils ont tous de l'esprit et ne le peuvent montrer, quelques-uns ont de la gaieté, — même M. Daudet, qui ne sait d'ailleurs diriger la sienne — et ils sont incapables de rire « un brin », et même de sourire. De la dent, ils en ont, et de la dure, et la force de mordre leur manque, oh totalement ! Le comique, très épars dans le monde désolé de leurs fables, est vraiment pauvre.

M. Flaubert, quand il a montré Homais et son bonnet grec et ses deux ou trois phrases à la Paul Bert, quand il a fait « parler » le dieu Crépitus, et mis aux prises Pécuchet tout nu avec

un chien téméràirement soupçonné d'hydrophobie, est au bout de son rouleau.

M. Zola n'a dans tout son bagage de vraiment, de cordialement amusant que la promenade à travers le musée du Louvre de la noce Coupeau; fouillez tout le reste de ses livres vous n'y trouverez rien, mais là rien, excepté peut-être, et encore! (et c'est bien tout!) le La Faloise (dans *Nana*), un type sympathique à force de franche bêtise et de gâtisme inoffensif.

MM. de Goncourt sont carrément lugubres, malgré tout l'envol de leur talent et l'exquis primesaut de leurs sensations exprimées.

Je ne parlerai pas de M. Daudet, ni de son *Tartareigne de Tarascongne*, encombrant conte à dormir debout sous prétexte de faire rire les seuls méridionaux de la latitude de M. Daudet, *rien que* de son midi à lui, ni de son « humour » pris à Dickens (et à quel point déshonoré!), ni de ses malices assez empoisonnées, il est vrai, pour constrister le faible et le vaincu, mais non assez définitives pour rester littéraires.

M. Vallès, lui, a la note gaie, férocement gaie, la note « mauvais garçon », non comme Villon-le-Grand, mais comme Hégésippe Moreau, avec la haine (rédemptrice !) de Béranger et l'âpreté sincère en plus. Son comique qui va jusqu'au Cocasse, jusqu'à cet absolu dans le comique, le Cocasse, monte du pince-sans-rire et de Sterne non imité mais bel et bien congénère, jusqu'à l'esclaffement rabelaisien, jusqu'à l'insistance et la redondance comiques qui font Molière si grand de simplicité lourde et comme primitive. Mais encore ici c'est le cas de dire que la gaîté est triste ; elle raille et ne rit pas pour rire seulement, c'est des autres et de lui-même et non de leurs vices et des siens, que l'auteur fait ces belles gorges-chaudes et sonne ces francs éclats de rire : grimace et dissonance altèrent trop souvent ces expansions d'ailleurs amères toujours, et parfois méchantes, pour dire le mot.

Et pour la grande masse de leur œuvre, à ces quatre ou cinq messieurs, les premiers talents en prose, — certes ! moins un — de leur pays

contemporain, quelle densité d'horrible tristesse désabusée mais impénitente et, pour préciser en concluant, quel manque de religion! quelle « ignorance invincible »! dès lors quel ennui pour eux (contagieux à la lecture!) que de vivre dans des personnages dont ils n'ont pas la clef, taureaux de Phalaris dévorateurs du talent, du génie, de la vie même (littéraire), à travers la cervelle affreusement mangée dans cette nuit athée!

Ignorance invincible, ai-je dit, mais non celle innocente des hérétiques ou schismatiques abandonnés, ou des sauvages sans missions! Non, nés dans l'Eglise, élevés par elle, du moins jusqu'à un certain âge, dans la science de ses préceptes et de ses conseils, ayant de plus que leurs concitoyens (pour la plupart, eux aussi, des indifférents ou des hostiles par ignorance), l'intelligence en éveil et l'étude des lettres antiques et modernes pour les garantir de trop d'épaisseur dans cette ignorance déjà si crasse, ils sont coupables et prévariquent même, intellectuellement parlant — hélas! qu'ils ne le fissent

et ne le fussent que de la sorte ! — de rester ainsi dans le refus d'examen et la pétition de principe tout à fait insuffisante, et infatuée d'une négation paresseuse. Oui, coupables, ils le sont, ils manquent à leur parole donnée à eux-mêmes le jour où ils se sont sentis (au moins cinq d'entre eux) grands écrivains de l'ordre des Observateurs. Leur vocation était complexe, et à côté de l'Art implacable à servir, leur proposait la plus stricte obéissance à l'Enquête la plus minutieuse *en tout* et *partout*. Or, une rapide incursion dans la part faite à la Religion dans l'ensemble de leurs écrits, pris individuellement, va démontrer jusqu'à la cruauté la faute, je dirai le crime de ces messieurs, crime littéraire impardonnable, faute humaine inexcusable, et le plus inconsistant comme le moins oubliable de tous les ridicules de l'Ecritoire !

La plupart de ces messieurs ont beaucoup parlé de la Religion et des prêtres, sans rien savoir, sans rien avoir voulu sérieusement sa-

voir de l'une et des autres. Néanmoins, comme ils n'ont pas insulté, comme ils n'ont que profané, un écrivain chrétien peut sans amertume, et je m'en réjouis, aborder le sujet de leur préoccupation à cet égard.

Commençons par M. Flaubert, le maître incontesté d'eux tous. Il a principalement agité la question religieuse dans deux romans, *Madame Bovary*, *Bouvard et Pécuchet*. Je ne parlerai pas de *Salammbô*, très belle chose horriblement triste et furieusement opaque, en dépit de tous les ambres, jaspes, opales et jades là-dedans traversés, pénétrés, liquéfiés ou brûlés par la Lune ésotérique qui fait toute la mystique de ce poème cruel. Je ne rappellerai pas non plus *La Tentation de Saint Antoine* (chef-d'œuvre autrement) et ses faibles ironies à grosse voix d'homme petit, à l'encontre des « Eloïms » et des « Jéhovahs » bibliques, notre Dieu à nous Chrétiens, sans compter les Juifs et même les Déistes d'aujourd'hui et les Mahométans, gens sans polémique possible, mais sérieux. Tenons-

nous à l'attaque directe, — car sans grosse malice dont un esprit aussi distingué aurait horreur, sans bien fine méchanceté non plus, plutôt en manière de jeu d'érudit sceptique, Flaubert attaque, même en décernant toute supériorité... évidente à l'homme du Christ, et finalement au Christ lui-même et à ses hommes.

C'est ainsi que, dans sa grossièreté, le curé Bournisien de *Madame Bovary* est *très bien*, il a toujours raison, raison dans ses colloques avec Homais, — répétés et gonflés jusqu'à l'ennui dense dans *Bouvard et Pécuchet* entre Bouvard et l'abbé Jeufroy sous un parapluie tenu à quatre mains par les interlocuteurs surpris par l'orage, — raison en renvoyant Mme Bovary à son mari médecin, puisque cette dame ne se plaint à lui qu'amphibologiquement et ne lui dit pas tout bonnement, lors de sa velléité religieuse, qu'elle désire se confesser ; raison en calottant les galopins du catéchisme ; raison quand il clôt le bec à l'insupportable apothicaire d'un sonore « mais sabre de bois ! », raison toujours, raison partout, raison en tout et pour tout ! Il en est

de même pour le curé de *Bouvard et Pécuchet*, bien que le pli de l'ironie veuille, croirait-on, se mêler à la bonne humeur épanouie dans certaines pages excellentes et les gâter en la gâtant.

L'abbé Jeufroy, comme l'abbé Bournisien, n'est pas, tant s'en faut, favorisé par l'auteur au point de vue de l'intelligence ni du zèle. C'est un homme médiocre en tout, faible, socialement parlant, jusqu'à mettre « de la prétention », lui simple d'ordinaire, notez bien, dans des instructions religieuses à deux enfants pauvres, « à cause de l'auditoire » composé des quelques personnes comme il faut du village. Néanmoins, dans les longues discussions qu'il a la bonhomie de soutenir avec les deux maîtres imbéciles qui donnent leur nom à cette revue *en charge* de la sottise française contemporaine, il ne lâche aucun mot vraiment maladroit ou préjudiciable à la cause qu'il défend, non plus qu'il ne commet une seule inconséquence de conduite au milieu de toute l'absurdité en action où se dé-

battent les nombreux pantins mus par la fantaisie énorme de l'âpre railleur qu'est Flaubert dans ce livre malheureusement inachevé. Enfin, il n'y a pas dans toute l'œuvre du plus grand romancier du second Empire de blasphème positif ni de négation bien préméditée. Donc, on ne peut pas dire que l'auteur de *Madame Bovary* et de *Bouvard et Pécuchet* soit foncièrement hostile au clergé ou à la religion ; mais il les fait entrer, sans sympathie à leur endroit et avec le moins possible du respect qui leur est dû par tout écrivain d'une telle valeur qui se respecte lui-même, — il fait, dis-je, entrer la Religion et ses ministres, comme le premier élément venu d'observation satirique, dans l'examen qu'il prétend passer des ridicules, des abus et des préjugés de notre époque.

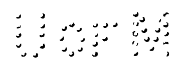
Artiste et styliste avant tout, tout ce qui n'est pas l'art et le style n'existe pas pour lui, ou ne lui est pas avenu ; tout lui est sot, odieux, ou au moins inutile, encombrant, puérilement tyrannique, vertus privées, Chose-publique, patrie, l'autre vie, hélas ! aussi. De la Religion, certes,

les harmonies le charmeront.) — (On dit qu'il aimait beaucoup et relisait sans cesse Chateaubriand ! Le *Génie du Christianisme* a dû enthousiasmer son enfance collégienne et garder prise sur sa jeunesse et jusque sur son âge mûr, de plus en plus rhéteur.) — Il considérera dogmes, rituels, préceptes généraux, les grandes lignes extérieures du Christianisme avec les yeux satisfaits d'un amateur d'ordre parfait et d'omnipotence intellectuelle ; mais l'humble côté, le plus vraiment beau, même au point de vue de l'art et de la poésie suprêmes, le côté pratique, terre à terre, la conduite à la fois irréprochable et conciliante, les rapports si délicats de la charité avec le monde si méchant, tout l'immense savoir-faire infiniment petit du Christianisme lui échappera, de toute nécessité. Le Catéchisme aussi, malheureusement pour les sommets de son intelligence, le Catéchisme, méconnu, raillé, traîné dans les scies d'atelier et les propos de table, à son tour fuira cet esprit imprudent, sortira de cette mémoire bondée de tant de vanités, et,

soleil d'évidence, ne viendra plus frapper qu'ironiquement ces prunelles brûlées aux sales lueurs de la chair et du monde, et qui seulement sentiront son feu, en souffriront même, sans percevoir le plus fugitif, le plus pâle éclair de sa torrentielle, de son éternelle clarté. Aussi, quels pitoyables mannequins, au point de vue même de la vraisemblance et de cette *observation* dont se pique tant toute son école, que les deux prêtres de Flaubert ! M. Bournisien surtout est, dans la force du terme *technique*, un personnage « raté ». Observez-le, après qu'il a reçu la confession (que l'auteur nous donne comme sincère) de Mme Bovary, lors de sa première chute et de sa première désillusion. Le dernier rustre de village, la première portière venue de Paris (ce monde-là se frotte plus ou moins au prêtre, de gré ou de force, et connaît le train moyen de ses habitudes, de ses démarches en tel ou tel cas) n'importe quel repris de justice ayant passé par les mains d'un aumônier quelconque, sait que le prêtre, surtout celui que ses fonctions appellent à une

fréquentation assidue de son pénitent, suit ce dernier des yeux de l'âme, le surveille, fait de ses fautes une part de sa propre conscience, le conseille surabondamment, l'investit en quelque sorte, assiège son péché principal, en un mot remplit son devoir de prêtre immanquablement, absolument, intégralement, parce que tel est son dogme, telle sa discipline et, plus que tout, telle sa foi. Or, que fait Bournisien, sinon de ne pas plus se préocuper de Mme Bovary, une fois la « dévotion » de celle-ci refroidie après le danger de mort passé, que ne ferait Homais lui-même mis à sa place par une supposition toute gratuite? Remarquons du reste, en passant, que la Bovary, un type en général merveilleusement conduit de petite femme très mal élevée que son intelligence et son tempérament confiés aux déplorables mains d'un pauvre diable de mari bonasse et vulgaire portent à toutes les rages d'adultères encore plus vulgaires, et si honteux, si lâches! — remarquons, dis-je, que la triste mais logique héroïne du meilleur livre de Flaubert perd toute sa réa-

lité terrible et parfois tragique pour rouler à la poupée, tomber à la maquette de rapin, dès que l'auteur s'avise de la mêler aux choses de l'autel. Le tableau de son éducation au couvent est un type accompli de mauvaise foi mal informée. Croyez-vous, par exemple, pour votre part, à ces facilités de correspondance entre les élèves des bonnes dames Ursulines et la sempiternelle vieille mondaine dont Victor Hugo nous a déjà rebattu les oreilles dans son interminable flânerie à travers son monstrueux Picpus des *Misérables*? — Non, certainement, pas plus que moi, ni que Flaubert, qui s'est servi de cette vilenie par paresse, et aussi, j'ose le répéter, par un brin de complaisance pour ce Prudhomme voltairien qu'il fait profession d'abhorrer et qu'il a passé sa vie de causeur, nous dit-on, à anathématiser, sans s'apercevoir qu'il en avait un en lui, de philistin épais, et non sans vices bien bourgeois, et que celui-là n'était pas moins hostile à l'Eglise, bien qu'instinctivement seulement, que son reflet de dedans son livre, l'expansif, l'indiscret, le compromettant



Homais. Et puis, que nous veut-il, avec ces langueurs à vêpres de l'épouse future du par trop piteux Charles, et ses regards malsainement extasiés sur le mystère des vitraux, et ses rêves de gamine molle d'après telle ou telle statuette de la chapelle ? Pour quels Burgraves nous prend-il de nous servir ces antiques billevesées ? Où a-t-il pris ce catholicisme de « Paphos » et d'Epinal ? Dans quelle romance ? chez quel Pigault-Lebrun, ou sur quel autre fumier ? C'est vraiment la première fois, c'est la seule fois qu'un esprit de premier ordre, en général très bien, très soigneusement renseigné, curieux d'exactitude au dernier point, ait pu accuser les offices si sévèrement *directs* de l'Eglise, les emblèmes, si nets et d'un si clair enseignement, de la décoration toujours si simple et si saine dans sa poésie merveilleuse de tous nos sanctuaires sans exception, d'être en quelque sorte le vague et nuageux véhicule des rêvasseries pâmées, des paresseuses religiosités, du mysticisme à *fleur de peau* et rien qu'à *fleur de peau,* bagage pestilentiel et conducteurs

pourris, avant-coureurs et fourriers du Vice impur en personne ! Ineptie et sacrilège !

Quant à la crise religieuse, à la « conversion » de Bouvard et de Pécuchet, ce passage d'un livre à grandes prétentions ironiques est décidément plus faible que tout au monde. Je parlais tout à l'heure de l'immonde Pigault-Lebrun qui eut du moins, avec quelque grammaire, quelqu'esprit, quoique bien méprisable. — Il faut ici, pour exprimer l'extrême platitude de cette caricature, descendre jusqu'à l'évocation de Paul de Kock, tant cela porte malheur de toucher à la religion avec des mains encore fiévreuses et sales de toute la besogne littéraire, artistique et philosophique du siècle ! Je l'ai déjà dit, il y a dans cet épisode, des pages gaies, de bonne satire lourde et profonde, mais qu'un méchant rire *voltairianise*, pour ainsi parler, acidule, et salpêtre, et rend déplaisante au possible. Puis, M. Jeufroy rendrait des points à M. Bournisien comme faible polémiste. Entendons-nous, — par la force des choses, et l'ascendant d'une grande chose instinctivement

subi par l'esprit généreux et large, au fond, de Gustave Flaubert, plutôt que par une volonté bien réfléchie de sa part, *comme auteur*, ces deux prêtres médiocres ne cèdent jamais, n'ont jamais tort devant leurs contradicteurs, d'ailleurs si misérables, non, mais ils rentrent trop sous le niveau de médiocratie et d'infatuation terre à terre dont l'auteur a fait l'atmosphère de ses romans modernes, pour ne point participer, disons le mot, à la sottise ambiante, et leur polémique à tous deux s'en ressent. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'asticoté (c'est le seul mot juste, pris dans sa plus littérale acception) asticoté, dis-je, par l'un des deux grotesques assez carrés et bien campés, il faut le reconnaître, par Flaubert dans son livre posthume, au sujet de la Sainte Trinité, l'abbé Jeufroy qui a sous la main et à la mémoire, lui prêtre *quelconque*, notez bien, les plus lumineuses et déterminantes réponses qui soient, celles de la théologie élémentaire, s'en tire par des cercles vicieux, des comparaisons boiteuses dont un tout petit séminariste, que dis-je, un

enfant du catéchisme de mon village rougirait !... Un dernier grief, non le moindre, pour en finir avec Flaubert dans ses rapports d'écrivain avec l'Eglise, c'est la manière dont, à deux reprises différentes, entre autres âneries plus ou moins sincères, il parle de Sainte Thérèse ! On ne venge pas Sainte Thérèse, pas plus qu'on ne venge l'Eglise Catholique, mais il n'est pas permis à un chrétien tenant une plume et rencontrant ces lamentables choses, de les laisser passer sans les flétrir par la citation immédiate et complète... « Au lieu des sublimités qu'il attendait (Pécuchet), il ne rencontra que des platitudes, un style très lâche, de froides images et force comparaisons, tirées de la boutique des lapidaires »... (*Bouvard et Pécuchet*, édition Lemerre, page 321)... « Salammbô est une maniaque, une espèce de Sainte Thérèse »... (Lettre de Gustave Flaubert à Sainte-Beuve, en date de décembre 1862, publiée en appendice à l'édition définitive de *Salammbô*, G. Charpentier, 1877). — Il faut absolument n'avoir pas lu un seul chapitre de Sainte Thérèse, pour

parler de la sorte : Sainte Thérèse, la dialectique subtile et la psychologie pénétrante par excellence, mise en œuvre par le plus vif, le plus rapide, le plus clair et le plus sobrement, le plus nettement imagé des styles ! Et il faut n'avoir jamais rien lu sur elle dans le plus abrégé des dictionnaires biographiques, pour proférer le mot, d'ailleurs grossier et bête, « maniaque », précisément à propos de cette merveilleuse activité, unique peut-être dans l'histoire des esprits, perpétuellement en éveil dans toutes les directions hautes, contemplation, administration, politique — on connaît sa magnifique correspondance avec Philippe II, — littérature enfin, et j'entends par ce mot l'ensemble des opérations d'un esprit qui veut exprimer le plus consciencieusement, le plus exactement, le plus intimement posssible ce qu'il sent que Dieu lui suggère de fort, de grand et d'aimable, pour l'avancement et l'édification du prochain. Il faut déplorer, et déplorer amèrement, ces fautes de Flaubert (1), et tout singulièrement

(1) Il me reste à relever une laide boutade contre

la dernière, outrage inconscient, soit! mais très grave et scandaleux, au Saint Esprit, en même temps, pour comparer un instant les petites choses aux grandes, — que manquement impardonnable aux lois les plus élémentaires de la justice et du goût littéraire!

Je me suis beaucoup appesanti sur Flaubert, chef de la nouvelle école de romanciers, puisque nous en sommes toujours aux écoles jusque dans l'anarchie et dans le débraillé, politiquement comme autrement! Ce soin que j'ai dû prendre d'être minutieux au possible dans la première partie du présent examen me dispen-

---

le *Catéchisme de persévérance* de Mgr Gaume, ce *compendium* savant et instructif dont l'onction lumineuse a su pénétrer tant de cœurs, et la logique tant d'esprits. L'auteur du présent *Voyage en France* a, pour sa part,une gratitude infinie à ce livre modeste et fort, où il a, dans les premiers moments d'un lent mais sûr retour à la Foi, trouvé tout secours et toute consolation intellectuels.

Il serait, d'ailleurs, à gager que Flaubert n'a *pas ouvert* ce livre ni les autres !

sera d'un bien long séjour avec les autres écrivains de fictions visés dans ce chapitre-ci.

MM. Zola et de Goncourt ont beaucoup plus parlé que Flaubert du Prêtre et de la Religion. M. Zola a consacré, pour sa part, deux gros volumes au récit des faits et gestes de prêtres, indépendamment de tous les ecclésiastiques et des « dévots » qu'il fait intervenir dans l'ensemble de son œuvre. *La faute de l'abbé Mouret* veut nous montrer tenté, succombant, se relevant, un jeune curé de village, bon, naïf, aussi saint que peut se l'imaginer et le retracer le gros tempérament et l'esprit foncièrement paillard — pardon du mot — de cet auteur d'un talent très réel mais très corrompu, avec de forts beaux restes d'une robuste santé cassée à tous excès d'outrance et d'indiscrétion maladroites. *La conquête de Plassans* est l'histoire d'un prêtre déjà d'un certain âge, ambitieux, tenace, orgueilleux, finalement atroce et féroce dans sa poursuite de domination d'une famille, puis d'une ville tout entière. Ce dernier roman fourmille de

grotesqueries, non sulement à propos de l'abbé Faujas, — un type d'Eugène Sue (et quelle honte pour un écrivain de la taille de M. Emile Zola, très honnête au fond, remarquez-le bien) — mais encore concernant sa principale « victime, » une dame Mouret qui tombe de l'indifférence absolue en fait de religion, dans les excès de la « dévotion » et du « mysticisme » tels que les conçoivent les romanciers naturalistes, ces esclaves, à les entendre, du fait exact et du « document » authentique. Il n'est question là-dedans que « des délices du paradis », d' « attendrissement, de larmes intarissables », « que cette dame pleurait sans les sentir couler » ! de crises nerveuses d'où elle sortait affaiblie, évanouie. « Elle a des accès de hurlement et des catalepsies nocturnes après chaque cérémonie religieuse », etc., etc., ce qui ne l'empêche pas de s'aigrir chaque jour davantage, de devenir querelleuse, *chipotière*, que sais-je encore ? O simplicité de la Foi, calme de la Charité, fraîche assurance et ferme discrétion des Espérances étèrnelles, qui vous a

connues une fois ou simplement soupçonnées, et entrevues chez autrui, doit-il rire ou pleurer de pareilles peintures? Quelle ignorance de vous, juste ciel ! et quel avortement de quelles grosses prétentions à vous analyser par le menu, absolument comme ces messieurs ont coutume de disséquer, si bien cette fois, les sales ambitions, les tristes luxures, les ignobles jalousies d'un monde qu'ils pratiquent et fréquentent, du moins ! *La faute de l'abbé Mouret*, (l'abbé Mouret, par parenthèse, est le fils de la Mme Mouret de *La conquête de Plassans* — M. Zola a sur l'hérédité mentale et physiologique des idées et un système « scientifiques » pour parler sa langue quand il fait l'enfant, qu'il fait circuler bien désagréablement et bien en vain dans ses livres) *La faute*, dis-je, *de l'abbé Mouret* contient, — avec des horreurs d'obscénité et de contre bon sens, — de belles choses, des développements intéressants et des descriptions admirables par places ; mais comme l'auteur se trompe dès qu'il veut entrer dans l'esprit de son héros, « dans la peau de son bonhomme »,

comme disent les gens de ce moment du siècle ! Je ne veux ni ne puis relever toutes les erreurs et toutes la monstruosité des erreurs où tombe M. Zola psychologue d'un prêtre catholique ; mais pourtant la plus triste d'entre elles sera du moins signalée en ces pages rapides. Figurez-vous que dans la Sainte-Vierge Marie, l'abbé, sorti tout armé de sainteté, de doctrine, etc., du cerveau de M. Zola, voit « une femme », une sœur, une espèce de fiancée, pis encore (inconsciemment, innocemment, si j'ose parler ainsi) finalement a peur d'elle, quitte son culte particulier, lui savant et pieux ! pour la MÈRE, la *reine* et l'avocate toute spéciale du Clergé !

Voyons, à quel catholique fera-t-on croire en la vraisemblance d'une telle conception, puis d'une telle évolution dans l'âme d'un prêtre qui est présenté par l'auteur comme absolument correct en tant qu'orthodoxe, et ne serait-il pas misérable de voir un homme comme Zola échouer si piteusement en une matière donnée, si précisément cette matière, — ô revanche de la logique et vengeance de la Vérité sainte ! —

n'était pas le sanctuaire impénétrable au scepticisme même du talent et du génie, — de la conscience sacerdotale, telle que l'a faite l'investiture Universelle Romaine ?

J'abrège cette revue, j'en arrive à MM. de Goncourt, qui ont, dans *Madame Gervaisais*, consacré tout l'effort de leur exquis et cruel talent à la description — tel est le mot juste pour ces patients, quoique nerveux, de la plume, j'allais dire du burin, — d'une conversion bien étrange et d'une mort bien théâtrale et bien *de chic* pour une « sainte » de si haut goût. Encore une dame, celle-ci des plus distinguées, qui, séduite par les beautés du culte catholique vu à Rome, passe du pédantisme polytechnique d'une Mme Roland d'aujourd'hui, — sans la politique toutefois, — à des ambitions mystiques qui sentent un peu leur bas-bleu très foncé. Elle change de confesseurs pour cause de pas assez de sévérité dans leur direction, s'impose de sa propre autorité des pénitences féroces, prend le train de prières d'un fakir ou d'un quaker, mais à coup

sûr pas d'une catholique, et dès lors il n'est pas étonnant qu'ayant passé toute sa vie de « convertie » — quelques mois ! — à faire tout le contraire de ce que ferait un simple fidèle humble et confiant, elle apostasie presque à la fin sous la pression d'un gendarme de frère, pour, sans transition, mourir ensuite, de joie et... d'apoplexie, parce qu'elle voit le Pape dans une audience obtenue ! ! ! Je le répète, comme de pareilles absurdités déshonorent uue littérature illustre et que ce serait dommage si Dieu n'y trouvait son compte dans la démonstration de l'efficacité de la seule Foi, de la seule *sancta simplicitas* pour la science des choses saintes !

M. Vallès me plaît beaucoup, et je le trouve très doux et très exquis en dépit de ses gamineries parfois insupportables et des coups de pistolet qu'il tire dans la figure aux lecteurs. Lui aussi a du Paul de Kock en lui, mais pas comme Flaubert qui n'a pris de l'Homère des Cordons-bleus que la lourdeur et la bêtise ; non, M. Vallès lui a très légitimement emprunté,

comme un homme qui reprend son bien où il le trouve, le récit rapide, direct, au présent, la drôlerie naïve, primesautière, avec, en plus, et sans compter, bien entendu, la correction et le style, des trouvailles amusantes comme tout, des coups de couleur violente et gaie, de tourbillonnantes, d'étincelantes, de furieuses visions au fusain, à la Dickens. Et puis, au moins, M. Vallès ne fait pas de théologie. Il se déclare, ou plutôt il se montre hostile à tout ce qui existe actuellement, l'Université (et il a bien raison !) la famille (et qu'il aurait tort s'il n'était question dans ses livres de la famille telle que Quatre-vingt-neuf nous l'a faite !) les républicains qu'il a connus, lui républicain sceptique et naïf, ceux qu'il voit, dégoûté, et ceux que son écœurement devine, etc., etc. Comment le clergé échapperait-il à l'animadversion de cet irrespectueux d'instinct ? Encore ici, malgré tout, de par la Logique, il y a *respect instinctif*, — dirai-je sympathie au moins partielle ? C'est ainsi que Jacques Vingtras a un oncle curé, dépeint comme un excellent homme, — le meilleur, le

plus bon personnage du livre de *l'Enfant*; mais le malheur veut que cet oncle reçoive à dîner des confrères, et alors M. Vallès nous parle de papotages venimeux, de méchancetés sur le dos des absents, puis des caricatures, « des rabats sales », des « têtes de serpent », un « vieux qui a l'air ivrogne », toute la fantasmagorie grossière des Charlets de bas étage, des Goyas décadents..... Je déclare que j'ai eu, moi laïque, très laïquement éduqué, dans ces cinq ou six dernières années, l'honneur et le plaisir très grand de vivre avec des prêtres de tout âge, et cela sur un pied de grande intimité, et que je n'ai jamais observé parmi eux de médisances ni même de commérages : de la bonne humeur et quelques malices bien anodines, tout au plus une ou deux vivacités vite réprimées, voilà tout. D'ailleurs, la vie des prêtres, leur règle, leur long apprentissage au séminaire de toutes les vertus et de toutes les qualités, *l'esprit,* enfin, *dont ils sont,* les préserveraient de tout vice d'éducation première ou rectifieraient tout penchant acquis par trop vulgairement blâ-

mable. Je ne fais pas l'honneur aux autres « objections » indiquées de m'en préoccuper autrement que pour plaindre sincèrement l'auteur, si au-dessus d'elles, et que la sottise du siècle nivelle si bas en cette lamentable occasion. Mais que le monde est donc tout particulièrement injuste d'attribuer à ceux qui, par choix, ne vivent pas chez lui, ses misères et ses raisons !

Il y a aussi cette fois, dans *Le Bachelier*, une... inexactitude qu'il importe de ne point laisser passer. Je citerais volontiers la page qui est charmante et du meilleur style Vallès, n'était l'esprit d'insulte décidément trop bas qui la déshonore. Je la résume brièvement. Il s'agit d'une manifestation d'étudiants républicains « troublée » par les sergents de ville qu'ont le mauvais goût d'applaudir des jeunes gens appartenant à la Société de Saint-Vincent de Paul, Emoi des manifestants. On en vient aux mains entre étudiants et « Saint-Vincents ». Jacques, le héros du roman, — une autobiographie à peine voilée — tombe sur un de ceux-ci qu'il a

entendus et vus crier : bravo ! et, le tenant par l'oreille, le force à jurer qu'il n'en a rien fait puis, après l'avoir lâché, réflexion faite, le rattrape et lui flanque un coup de pied quelque part, sans plus de résistance de la part du jeune homme que si ce dernier était le dernier des... *capons*, parce que « Saint-Vincent », l'auteur nous le donne bien nettement à penser. Eh bien, M. Vallès a été victime, là, non d'une mauvaise mémoire, mais du préjugé le plus bêtement français de Quatre-vingt-neuf auquel il a obéi, lui, homme d'esprit, et homme d'esprit droit, esprit révolté contre toutes les sottises bourgeoises, et Quatre-vingt-neuf est atrocement bourgeois autant que bourgeoisement atroce. Ce préjugé veut que pour être chrétien, on n'ait pas de mains au bout des bras, ni de pieds au bout des jambes dans certaines circonstances. Les gens du monde, qui n'ont pas assez de moqueries pour le soufflet sur l'autre joue de l'Evangile, dont ils ne comprennent pas le véritable sens d'ailleurs, et qui se raillent des Saints quand ils ont pratiqué ce divin précepte à la lettre, sont

toujours stupéfaits de voir que les chrétiens, comme les autres, et souvent mieux que les autres, *tapent dur*, alors qu'il est nécessaire, sur les polissons et les drôles qui leur cherchent, à eux réputés sans défense, des querelles d'Allemand. De là à conclure qu'en général un « dévot » n'est qu'un hypocrite abritant derrière des grimaces et sous des formules une lâcheté primordiale, il n'y a qu'un pas ; et M. Vallès se trompe, en se coupant lamentablement, remarquez-le bien, après nous avoir présenté son « Saint-Vincent » comme un perturbateur des perturbateurs de la rue, un applaudisseur de la police (bien plausible en ce cas particulier comme dans les cinq sixièmes des cas, du reste) comme un tapageur par conséquent lui-même et un résolu de tapage et de crânerie, de nous donner ensuite ce garçon pour un « flanchard » du type exhibé, tout au contraire, quotidiennement, par les grands hurleurs et les démonstratifs à distance de la *Marianne* universelle, aussi bien la sienne à lui Vallès, le rouge sang de bœuf et « saignement

de nez », que la R. F. des ventrus et des ruffians qu'il hait et méprise à un si juste titre et qui le lui rendent, dûment autorisés, — politiquement s'entend, pour M. Vallès !

Je m'arrête à regret, j'eusse aimé à poursuivre encore un écrivain que je goûte beaucoup, — ne fut-ce que pour lui prouver incidemment combien il a tort de détester les études latines et grecques, mères de son beau talent correct et fin, jamais empêtré dans les rhétoriques ignorantes de nos descripteurs-peintres. Mais une telle digression et d'autres encore qui me tentent, m'entraîneraient trop loin pour ce livre, et force m'est de conclure cette étude après un mot, hélas ! du triste M. Daudet.

M. Alphonse Daudet est une de mes plus grandes objections contre le *Midi* français.

Nul plus que moi ne rend justice à l'extrême intelligence, à la vive perception, à l'éloquence naturelle de nos méridionaux ; malheureusement, tout cela n'est pas réglé : splendides ébauches, grands commencements, — puis néant ;

l'œuvre avorte toujours entre leurs mains ardentes, ce sont des *rateurs* hors pair ; en politique et dans tout le reste, ils sont toujours les Girondins de la chose ; beaucoup de faiblesse dans encore plus de bruit ; aussi l'encombrement qu'ils sont et qu'ils font est-il tout particulièrement déplaisant ; on ne voit que leur gesticulation, on n'entend que leur « *assent* », partout, toujours, et toujours ils prononcent faux, et partout ils se trémoussent à vide ! Quelques-uns sont vraiment forts et sympathiques, Mistral, les félibres (les vrais), ceux qui restent chez eux, que la faim des places et la soif des glorioles ne chassent pas, grinçant des dents et tirant la langue, hors de la fière pauvreté des ancêtres....., mais les « zotres », mais le plus connu d'entre ceux-ci, cet Alphonse Daudet ! Or, s'il est un rateur et un raté de l'esprit, c'est bien lui, c'est bien ce poète des « prunes », une ineptie plus bête encore que les salons où il fit fortune, ce conteur, ce crotteur des riens, le pondeur de petits articles faussement précieux sur de trop vraies banalités, le raccourci, le

bossu mièvre aux airs jolis, — subitement décrampi, dégingandé, dévoyé en ce romancier diffus, puérilement anecdotique, d'une langue pillée partout, et lourde de tous emprunts, sans aucune solidité d'unité. Sa vocation était de rester un épisodique, un fragmentier, un essayiste de petite volée, quelque chose comme un Xavier de Maistre aigrelet, et le voilà gonflé aux proportions d'un Balzac pour rire! N'est-ce pas le plus abominable avortement de son talent de *cigalier* venimeux et d'aigre cigale au cri dur, mais vibrant et non sans grâce méchante, que ce subit plagiat, grossier, impudent, honteux, que cette soudaine imitation, effrontée, malhonnête de Flaubert et des autres, de leurs tournures, de leurs tics..., de leurs idées, pêle-mêle, l'un dans l'autre, *grosso modo*, sans le moindre respect de soi-même et du lecteur, — ah, le lecteur ! Mais passons sur l'absolu manque de mérite à mes yeux de M. Alphonse Daudet, si populaire — et c'est naturel — dans le public, lugubrement crétin, actuel, si *camarade* parmi les littérateurs, et ça se comprend,

il est très influent en librairie — et finissons-en avec ce « signe-des-temps », en dénonçant une fois de plus (car on commence à arracher son masque à ce faux honnête homme de lettres) l'odieux système politique et social de l'ex-obligé, du courtisan de l'Empire, tourné républicain écœurant, système de dépréciation injurieuse du passé et du présent s'il est faible, système de piétinement sur les morts et d'insulte aux vaincus persécutés, — mais ce qu'il y a d'exquisement vengeur dans le cas de cet apostat et de ce renieur de vaincus, c'est que, dans son ardeur à plaire à ses patrons du jour, les ruffians gobergés et gobergeurs que l'on sait, lui aussi, pauvre petit imprudent, il s'en prend au Bon Dieu et à l'Eglise ; il crache sur cette dernière dans la personne d'un archevêque martyr (v. *le Nabab*) et sur la Toute-Puissance et la Toute-Bonté sous la forme d'une attaque vraiment odieuse contre la prière et contre ceux qui prient (*Numa Roumestan*) enfin, d'après l'exemple de ses aînés en « naturalisme », ses maîtres infiniment supérieurs à lui comme ta-

lent et comme caractère (eux n'ont jamais flatté et ne flattent aucun régime, ni aucun préjugé, excepté l'anti-religieux, mais ça c'est instinctif, et dans la race hélas !) il fourre le dernier blasphème, le juron suprême dans la bouche de ses personnages, il en sature ses pages, il s'en délecte, on croirait. Le tout, remarquez bien, vilenie, palinodie, impiété, sans conviction (sous l'Empire, il *faisait* dans la religiosité et dans le monarchisme de pacotille) sans rien de rien d'un peu plausible, uniquement par imitation de spéculation, ou par spéculation d'imitation, car ici tout est sens dessus dessous, réputation, talent, conditions des succès ou des chutes, et c'est le moins doué de talent, sans aucune espèce de comparaison possible, qui voit ses livres *s'acheter*, — puisque c'est l'étiage littéraire actuel, — non plus à l'édition, trop vieux jeu ! mais au « mille », comme la paille !

J'en ai en vérité trop dit sur un aussi piètre sujet, et je généralise mes remarques précédentes : qui a lu ces messieurs connaît l'esprit

français, j'entends tout l'esprit français, et je sous-entend l'esprit français en dehors de l'Eglise (je parlerai plus tard de celui qui est resté dans l'Eglise, le vrai !) l'esprit français officiel, bruyant, qui fait mode, — et, n'est-ce pas, grâce à cette ignorance du Catéchisme, que je signalais dans mes premiers chapitres, n'est-ce pas que de Voltaire en Thiers et de Thiers en... ceci, nous voici tombés bien bas comme bourgeoisie, car nos auteurs sont la bourgeoisie d'éducation et de fortune, ils le sont, quoi qu'ils en aient, — et qu'au fond, talent à part — et je ne saurais assez le redire grâce à l'oubli total du petit Catéchisme, MM. Zola, Flaubert, Vallès, même MM. de Goncourt, mieux élevés et plus élevés, c'est Prudhomme et c'est Homais, et c'est intellectuellement moins encore, si possible !

M. Daudet, lui, n'existe pas... heureusement !

Je n'ai point parlé de l'horrible luxure dont l'œuvre générale de ces messieurs regorge et déborde, non plus que de l'ennui colossal insé-

parable de ce plus triste des péchés. C'est le châtiment double et d'une pareille littérature et des lecteurs qui l'alimentent. Mais tout de même que de beau et grand talent déshonoré, perdu, — à détester comme la peste et plus qu'elle !

TABLE DES MATIÈRES

—

Préface. 7

Chap. I. — Exposé 17
Chap. II. — Coup d'œil rétrospectif. 31
Chap. III. — Du Suffrage Universel et du Concordat de 1801. 43
Chap. IV. — Du Dimanche français. 65
Chap. V. — A mon fils. 79
Chap. VI. — Les romanciers actuels et la religion. 95

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Bussière.

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.